

L'appel des bois

– Thriller –

Copyright © Nicolas Eschrich 2014

Tous droits réservés.

© Nbek Editions

ISBN : 978-2-9541332-4-9

Prologue

Centre de détention de Casabianda, 16 mars 2018

Déjà quatre ans que le matricule 8357 purge sa peine. Il se plaît dans cette prison d'un autre genre en bord de mer. Avec les autres co-détenus, il travaille à la ferme et s'occupe des 1 283 brebis. Il a d'ailleurs assisté à plusieurs mises bas, parfois en pleine nuit. Il a su faire preuve de beaucoup de volonté et ses efforts ont été reconnus par l'administration pénitentiaire. Pour cela, il a dû indemniser sa victime et se conformer à l'obligation de soins. Sa réinsertion ne devrait pas poser problème. L'homme est travailleur et dispose d'excellents rapports. Il a déjà trouvé un employeur et un logement potentiel dans un coin reculé d'Auvergne. Il a même réussi à obtenir le pardon de sa victime. Et lui qui était entré en prison illettré a accompli d'énormes progrès : il sait lire et comprendre un texte simple. D'aucuns se félicitent de l'efficacité du travail pénitentiaire pour lutter contre la récidive, gageons que Kinty Keller illustrera cette réussite.

Ici, ça ne fuit pas et ça ne pue pas même si, comme partout, ça s'effrite. Le centre, aux conditions quasi idylliques, fait figure d'anomalie dans le paysage carcéral français. En définitive, Kinty n'a pas beaucoup souffert, très peu même par rapport à ce qu'il redoutait. Son transfert au sein de cette prison en Corse a été une bénédiction. Il a quand même dû jouer des poings et se forger une réputation, avant de montrer patte blanche en vue de sa libération conditionnelle. Une oreille arrachée à l'un de ses agresseurs a contribué à sa légende et à sa tranquillité.

Mais Kinty ne sera pas celui qui fera baisser les statistiques de récidive. Il est rentré dans un rôle de composition et ce depuis plus de quatre ans. Il se conforme à ce que l'on attend de lui. Pour autant, ses cauchemars et ses pulsions n'ont pas disparu. Il continue de se réveiller à intervalles réguliers en nage, des horreurs plein la tête. Il a juste appris à prendre son mal en patience et rêve du jour où il pourra satisfaire ses besoins. Il a eu du temps pour réfléchir sur ses erreurs et compte bien ne pas les réitérer. Les lettres d'Angelo n'ont fait que confirmer ce qu'il savait déjà : il a une mission, presque un devoir, et compte bien s'y tenir. Alors, il attendra sa sortie de prison avant de se mettre en chasse. La patience est une science qu'il maîtrise à la perfection. D'autant plus que le vent de la liberté souffle plus fort que jamais. A sa remise de peine de 46 mois s'ajoute désormais la possibilité de sortir douze mois plus tôt avec un joli bracelet électronique au pied. Le tout n'est pas encore sûr mais son avocate, une jeune qui a repris le dossier, est confiante. Kinty aussi. Pour ça et pour tout le reste.

Première partie : L'espérance des petites blessures

« *Il reste toujours quelque chose de l'enfance, toujours...* », Marguerite Duras, Extrait de *Des journées et des arbres*.

1.

Steige, le 15 novembre 2002

C'est un matin normal, ordinaire comme tant d'autres. La plupart des gens sont déjà debout depuis longtemps. Mais pas lui. Kinty est plutôt du style à se lever tard et à entamer sa nuit quand bien d'autres la finissent. Bonne nouvelle : pas de gueule de bois ! Il sourit en pensant au conseil qu'on vient tout juste de lui donner : ne jamais redescendre et prendre un doliprane avant de se coucher et un autre au réveil. Il a suivi le plan à la lettre et s'en félicite pleinement. Sa journée a débuté avec une bière puis il est progressivement monté en régime, pour terminer avec des alcools nettement plus forts. La touche finale, avec le médicament, avant de s'effondrer dans le lit à... Il ne se souvient plus de l'heure à laquelle il s'est écroulé. Peu lui importe de toute façon. Il a bien l'intention de réitérer au plus tôt sa performance de la veille, mais un fâcheux détail vient contrarier ses plans : il n'y a plus une seule goutte d'alcool dans l'appartement. Un rapide tour d'horizon du modeste F3 meublé grâce aux brocantes et à ses talents, outils à la main, vient confirmer son intuition.

- Eh merde ! ne peut-il s'empêcher de jurer à voix haute.
- Mmmhhhh. Y en a qui essayent de dormir..., grommelle le corps émergeant à ses pieds.
- Ah ouais. Et qui va ramener sa grande gueule tout à l'heure quand elle s'apercevra qu'on est à sec ?
- Eh merde !
- À la bonne heure !
- Ben, peut-être que tu peux aller en chercher, genre.
- Ben, peut-être que j'en ai pas envie.
- Bon, on va pas recommencer ce sketch à l'infini ?! Tu veux vraiment que ça se termine comme hier ?
- Ne t'avise plus jamais de me toucher, espèce de...
- Vas-y ! Termine ta phrase si tu l'oses. Mais tu risques de le regretter.
- Même pas peur.
- ...
- Salope.
- Oh putain ! Reviens ici connard ! hurle-t-elle tout en se levant d'un bond, à sa poursuite.

Mais c'est trop tard. Stéphanie ne reçoit, en guise de réponse, que le bruit sourd de la porte qui claque. Hors de question que cela dégénère à nouveau. Il l'a laissée une seule fois le cogner : un sale coup dont il porte encore les stigmates à l'œil gauche. Une sombre broutille portant sur celui qui devait aller chercher des bières au frigo avait failli tourner au pugilat. Comme d'habitude. Seulement, à sa grande surprise, Stéphanie lui avait décoché une mandale qu'il n'avait pas pu anticiper. Si elle ne possédait guère toutes les qualités du monde – la liste des griefs serait trop longue à établir –, jamais il ne l'avait vue violente physiquement en plus d'une année de vie commune. Sa surprise avait été totale. C'était d'ailleurs sans doute elle qui avait sauvé Stéphanie d'une riposte. En y repensant, il s'était juré que cela n'arriverait plus. Et il savait très bien qu'il tiendrait parole. Il en avait cogné des bien plus coriaces. Jamais de femmes certes jusqu'à présent, mais il y a un début à tout.

Il en est encore à ses réflexions quand il s'aperçoit qu'il n'a pas d'argent sur lui. Deux

possibilités s'offrent à lui : tenter le coup quand même ou essayer de dénicher quelque menue monnaie dans un recoin de l'appartement. La seconde option l'obligerait à régler « le problème Stéphanie ». Mais déjà les dernières paroles de l'épicier lui reviennent en tête : « Fini le crédit avec toi. Soit tu règles tes dettes soit tu ne remets JAMAIS les pieds ici ! »

Pas moyen d'y retourner sans cash. L'ardoise en cours est trop importante. Il remonte les escaliers deux à deux, bien décidé à en découdre. Il ouvre doucement la porte, se tenant sur ses gardes, prêt à réagir. Il sent son cœur palpiter dans sa poitrine. Une certitude le gagne. Il aime ça. Traquer. Déjà petit, il avait eu cette sensation. Pister un animal, puis le capturer et lire la peur dans ses yeux jusqu'à ce qu'il se vide de son sang. Un son feutré le contraint à sortir de ses rêveries. « Stéphanie ? » La répétition du bruit infirme son hypothèse. Il sait qu'il provient de l'appartement du dessus. Pourtant, il la sent proche. Il peut presque sentir son haleine. Il se retourne subitement et met aussitôt son bras en opposition, lui permettant d'atténuer la chute du balai que tient fermement Stéphanie de ses deux mains. *La garce ! Comment a-t-elle su ?* Comme en écho à ses propres pensées, Stéphanie lui répond :

– Tu me prends vraiment pour une conne ? Monsieur part sans les clés du box et...

– Et rien du tout !

Elle ne peut achever sa phrase. Il lui assène un violent uppercut qui fait mouche du premier coup. Il sourit. Puis fait une grimace. Sa victoire lui laisse un sentiment mitigé car il a pu lire un bref instant de la crainte dans les yeux de Stéphanie. Il a beau tenter de se dire que c'est elle qui a ouvert les hostilités, cela ne suffit pas à le rassurer. *Suis-je normal ?* La question le hante depuis longtemps. Comme toutes les autres fois où il s'était déjà interrogé sur le sujet. « Sa phase d'introspection », que lui avait dit sa grand-mère. Lui apprenant au passage un nouveau mot de la langue française. *Mais pourquoi en contenait-elle autant et d'aussi compliqués à retenir ?*

Quand Stéphanie revient à elle, elle se sent écrasée. Un souffle chaud et des cris rauques achèvent son retour parmi le monde des vivants. Elle comprend rapidement la situation et tente de se débattre. Mais on ne se débarrasse pas d'un coup de reins de son amant au physique imposant. Même s'il ne fait qu'un mètre soixante-dix, son corps sec et musclé lui confère un indéniable avantage. Lui continue de sourire, imperturbable. À croire qu'il est habité par le Joker. La scène l'a terriblement excité et la vue de cette chair ferme et tendre sans défense, tout juste vêtue d'un simple tee-shirt et d'une petite culotte, avec un soupçon de sang, lui a fait perdre la tête. Quelques secondes plus tard, il la pénètre violemment sans causer de réaction de sa part. Puis il sent le corps sur lequel il repose prendre vie. *Elle se défend.* Il redouble alors d'énergie et sent l'orgasme monter en lui. Il va se répandre en elle. Mais subitement, sa fougue décroît. Son sourire disparaît et fait place à l'incompréhension. Puis à la frustration. Il la regarde fixement dans les yeux. Et c'est à son tour à elle de triompher. À sa manière. Elle sait que le combat est perdu d'avance. Son compagnon la chevauche. Et alors ? Il l'a déjà fait avant, dans des conditions semblables d'ailleurs, même s'il a poussé le bouchon un peu loin cette fois. Après tout, elle a tenté de prendre le pouvoir. Et elle connaît le prix à payer. Sa mère lui avait pourtant bien dit. Son père, puis son beau-père dans un second temps, s'étaient chargés des cours pratiques. Elle aurait dû retenir la leçon. C'est pour cette raison qu'elle joue le jeu, en se laissant faire. Elle est alors répugnée par les yeux noisette fixés sur elle et la tignasse brune qu'elle sent contre elle par à-coups. Elle s'imagine en train d'achever le travail en tirant encore plus sur ses oreilles déjà partiellement décollées ou alors en train d'épiler avec une pince, poil par poil, ses proéminents sourcils bruns. Son imposante barbe le rend juste grotesque sur le moment. De cette manière, en se focalisant sur ces détails, elle peut en quelque sorte reprendre la main sur son destin et s'en sortir sans plus de bleus. Une porte de sortie honorable. Kinty, désormais

vexé, lui éjacule dessus, lui tenant fortement la tête à l'aide d'une de ses grosses paluches, démesurées par rapport à sa taille. Elle ne bronche pas, sachant à quoi s'attendre. Pour donner le change, elle reprend sa litanie :

- J'espère que maintenant que Monsieur a tiré son coup, on peut boire un peu !
- Hein ?
- De la bière !
- Oui, oui. Ça va. J'ai compris.
- On dirait pas.

Kinty se rhabille à la hâte, presque honteux, maintenant que la fête est finie. Toutefois, il sait qu'il a repris le pouvoir et que plus jamais Stéphanie ne lui manquera de respect. D'ailleurs, pour en être sûr, il lui montre fièrement son avant-bras droit. Celui dont il s'est servi quelques instants plus tôt pour parer l'attaque de sa compagne. Il appuie sur l'énorme hématome avec son gros pouce gauche sans sourciller. Il s'approche ensuite d'elle et lui inflige pareil traitement sur son œil droit bien boursoufflé déjà. Elle grimace. Pas un mot n'est échangé entre eux. Stéphanie va lui chercher les clés du box pour qu'il puisse récupérer son vélo. Il la regarde fièrement et se permet de faire le tour du propriétaire. Il a envie de lui mettre la main aux fesses, mais se retient. Il descend alors à nouveau les escaliers avant de se taper le front avec sa paume de main. Il refait le chemin en sens inverse, avec un air de déjà-vu. En revanche, il rentre bruyamment cette fois dans l'appartement et Stéphanie ne peut réprimer un mouvement de surprise. Il la dévisage et lit clairement de la peur dans ses yeux.

- Au fait, tout à l'heure, je remontais chercher quelques pièces. T'en aurais pas vu traîner quelques-unes ?
- Non... Euh... si, parvient-elle difficilement à articuler. Près du lit, il doit y avoir quelques pièces, ajoute-t-elle d'une voix plus maîtrisée.
- Et qu'est-ce que tu crois que je vais foutre avec tes pièces rouges ?!
- Ça va. Ne fais pas le surpris. Tu croyais quoi ? Que j'allais te sortir des biftons ? Il est marrant l'autre...
- L'autre, il t'emmerde !

Stéphanie souffle enfin en entendant la porte se fermer violemment. Elle cesse immédiatement les activités de rangement qu'elle avait entrepris de faire pour contenter Kinty ou plutôt pour éviter qu'il ne se fâche. Un réflexe chez elle. Elle se dirige vers la porte et y colle son oreille, comme redoutant un ultime come-back. Mais aucun son en provenance de la cage d'escalier ne parvient jusqu'à elle. Elle n'hésite pas une seconde en verrouillant le barillet. Elle aura bien besoin d'un peu de temps pour se remettre de ses émotions. Elle prend alors la direction de la douche.

2.

Kinty peste sur son vélo. Bien qu'il avance doucement, l'effort lui paraît surhumain. Pourtant il en a l'habitude. Il maudit ses grands-parents d'être originaires de ce coin perdu. Ne recensant même pas 600 âmes, sa commune de Steige n'a pas la moindre chance d'y voir débarquer un jour un quelconque commerce « vital ». Par ce terme, il entend bien entendu un endroit qui vend de l'alcool. Il regrette aussi de n'avoir jamais passé son permis. Et tandis qu'il pédale vers le village voisin de Saint-Martin, qui se paye le luxe d'une supérette en dépit de ses 350 habitants, il ressasse tout cela pour la énième fois.

Il n'a effectué qu'un kilomètre sur les deux à parcourir et pourtant il crache déjà tous ses poumons. L'air est frais en cette mi-novembre en dépit d'un soleil bien présent. Et il souffre plus qu'à l'accoutumée. Il connaît pourtant les moindres recoins des quelques lacets qui le séparent du bonheur. Il laisse là sa réflexion et lâche un juron en entendant au loin une sirène. *Manquait plus que cela !* En se retournant, il aperçoit déjà le véhicule au gyrophare bleu qui semble foncer sur lui, sans tenir compte de la ligne médiane. Ondulant d'une voie sur l'autre, au gré des virages, à la recherche de la trajectoire idéale, la voiture le frôle. Il n'a même pas le temps de se remettre de ses émotions que déjà surgissent les renforts. Soucieux d'éviter de contrarier les plans de la police, il se range prudemment à la lisière d'un bois quelques mètres plus loin, sur le côté gauche, à l'entrée du village de Maisongoute, presque en face du stade. Il reste bouche bée devant l'armada qui défile sous ses yeux, tout en se demandant la cause de tout ce ramdam. Même durant ses moments de gloire, il n'a pas mobilisé tant de flicaille ! Le bruit s'éloigne aussi rapidement qu'il était apparu. Kinty enfourche son vélo et s'apprête à reprendre son chemin, mais change d'avis au dernier moment. Il a quelque chose de nettement plus important à faire. Quelque chose que personne ne peut faire à sa place, comme le lui disait régulièrement son grand-père.

Alors qu'il s'apprête à sortir son engin juste à côté de la route, il croit apercevoir un cycliste au loin. L'envie étant pressante, il se dit que l'autre, quel qu'il soit, aura le temps de revenir à sa hauteur avant l'ultime goutte. Pas spécialement pudique, il hésite néanmoins l'espace d'un instant avant de se diriger vers les bois. À choisir, on y est nettement mieux. Ainsi, à l'abri des regards, il peut relâcher ses sphincters tout en sifflotant. Il se souvient que, enfant, il venait toujours se ressourcer dans ces bois, qu'il considérait parfois comme les siens tellement il les avait arpentés. L'air est beaucoup plus frais que sur la route et il remarque d'ailleurs que ses chaussures sont mouillées et parsemées de terre. La majesté des arbres possède aussi quelques inconvénients. Comme celle d'empêcher le soleil de percer et les sols de sécher. Il reste bouche bée quelques minutes, en se laissant envahir par les souvenirs, comme pris de nostalgie. Il sait aussi qu'il peut repérer quelques bruits d'animaux en restant ainsi un long moment. Finalement, le cours de ses pensées le rattrape.

Il a besoin d'argent et sait où en trouver : Vincent. Encore et toujours lui, son meilleur ennemi, comme il aime à l'appeler. Il sait aussi qu'il ne pourra pas se pointer les mains dans les poches, avec la dette qu'il a déjà sur le dos. Il doit au moins lui trouver un os à ronger. Il décide de jeter son va-tout en essayant de lui vendre Stéphanie. Il a déjà fait plusieurs allusions obscènes et n'est jamais à court de blagues graveleuses à son sujet. La proposition devrait faire mouche. Il enfourche son deux-roues et prend la direction du repaire de Vincent, là où il conclut la plupart de ses « affaires ».

Quand il ressort de chez lui, Kinty ne sait s'il doit être content ou pas. Le deal n'a pas été aussi facile qu'escompté et il en a été quitte pour une sévère soufflante. Même l'allusion à Stéphanie n'a pas réussi à le dérider. Vincent en est même venu à le menacer physiquement cette fois, une première. Il lui a même donné un délai pour les 5 000 euros qu'il lui doit. Kinty a fait semblant de le prendre au sérieux, en hochant la tête et en affabulant, comme à

l'accoutumée. En réalité, il n'a d'yeux que pour la fraîche qu'il vient de palper : 500 euros. De quoi étancher sa soif.

Il reprend la route et pédale à vive allure, tant par volonté de récupérer le temps perdu que porté par l'allégresse du moment. Déjà, il voit poindre l'originale église rouge de Maisongoute. Il en profite pour jeter un coup d'œil anxieux à l'horloge de l'église qui indique 15 h 30. Il déglutit. Il se remémore s'être levé un peu après 14 h. Entre la dispute avec Stéphanie, et le temps de route, il estime à environ trois quarts d'heure le temps passé avec Vincent. Il peste d'autant plus que se profile une longue ascension avant la descente sur Saint-Martin. Après un long effort, il voit enfin la station essence et le garage, signe qu'il se rapproche du but. Il les dépasse et traverse la route pour se rendre à la petite épicerie qui tient aussi lieu de bar. Ses provisions faites, il se dirige gaiement vers la caisse, sans l'ombre d'un doute.

- Toi, ça m'étonnerait ! lui lance méchamment le gérant.
- Comment ça ?
- Je croyais qu'on s'était compris la dernière fois.
- ...
- Ne fais pas l'idiot. Plus de crédit pour toi ou ta... copine.
- Qui te parle de crédit ?
- Mon instinct. Avec toi, il n'est question que de ça de toute façon. Assez bavardé, soit tu montres ton argent soit tu prends la porte.
- Euh... disons que je n'ai pas de quoi effacer mon ardoise, mais que j'ai quand même de quoi payer.
- Pas de problème, dit simplement le gérant en désignant d'un geste vif la porte.
- Attends, attends. J'ai un billet de 50 euros. On peut s'arranger, non ?

Le propriétaire des lieux se saisit alors du billet en le scrutant sous tous les angles à la recherche d'une entourloupe. Puis, prenant un air renfrogné, il l'encaisse et lui demande à nouveau de partir.

- Allez, dégage.
- Quoi ? Mais je croyais qu'on avait un accord.
- Rien du tout. T'auras confondu avec une banque ! Ici, c'est un Point Coop.
- Allez, déconne pas. Tu sais que je suis un bon client et que je ne vais pas m'envoler du jour au lendemain. On a toujours fonctionné comme ça, toi et moi.
- Non. TU as toujours fonctionné comme ça. Pas moi. O.K., paie-moi le reste et je t'encaisse tes articles.
- Non, mais c'est n'importe quoi ! Je vais pas te filer 50 euros et partir la queue entre les jambes. Si tu préfères, je peux revenir avec Vincent.

L'argument doit faire mouche, car le patron semble accuser le coup.

- Et pourtant... Regarde ce que t'as pris. Je suis presque sûr que t'en as déjà pour 50 euros.
- Non, quand même pas.
- Oui, enfin, on doit pas être loin. Écoute. Voilà ce qu'on va faire. Tu reposes la majeure partie de tes produits et j'encaisse ton pack de bières.
- Laisse-moi au moins une bouteille, essaye de négocier Kinty en montrant les alcools forts.
- La bière. Et pas la plus chère.
- Une.
- Ne me fais pas regretter ma décision.
- Bon, O.K., lâche Kinty, prenant bon gré mal gré la direction des rayons pour y déposer sa précieuse marchandise.

Il n'a pas eu tout ce qu'il voulait, mais il ne va pas chipoter. Il se contentera des bières. Il

en éclate une pour célébrer son triomphe. Décidément, il se sent en veine.

3.

Le retour se passe sans encombre. Il se sent fier d'entrer dans l'importante bâtisse, assurément l'une des plus grandes du village. Certes, elle ne lui appartient pas. Il est aussi vrai qu'ils logent à plusieurs à l'intérieur suite à la transformation par la mairie de ce lieu en plusieurs logements sociaux, mais il se sent heureux d'y habiter. Il range son vélo dans l'un des sept boxes de l'ancienne grange. Il s'en va rejoindre Stéphanie au dernier étage, dans les combles aménagés en coquet appartement. Ce dernier lui suffit amplement même s'il a subi les assauts du temps depuis sa dernière rénovation, dix ans auparavant. Il est tout en longueur avec à sa gauche une grande pièce séparée en deux par une cloison, permettant de faire la distinction entre la partie salon et la chambre. Au milieu se trouvent la douche et les WC, réunis étrangement dans la même pièce. Enfin, on tombe sur la pièce la moins fréquentée par le couple sur la droite, la cuisine. La décoration, des plus minimalistes, laisse assurément à désirer, tout comme l'état de propreté des lieux. Le logement donne une impression impersonnelle, comme si les deux êtres y vivant n'y étaient que de passage. On ne retrouve pour l'essentiel que des murs blancs, ou plutôt jaunis par le tabac, avec de rares affiches pour casser la monotonie ambiante.

Il tente d'entrer sans manifester sa présence, mais la porte lui résiste. Surpris, il se met à toquer. Il se remémore l'altercation et se dit que Stéphanie pourrait s'être enfermée ou être partie faire un tour. Il décide alors de faire amende honorable, porté par l'allégresse qui ne l'a pas quitté. Il n'a de toute façon pas d'autre alternative, car il ne se souvient même pas s'être servi un jour de sa clé. Il n'a rien à cacher et encore moins à voler. Enfin, jusqu'à présent.

– Stéphanie. Je suis de retour. J'ai fait un grand tour pour me calmer et j'ai accompli la mission.

– ...

– Allez, Stéphanie. Je sais que tu es là. Tu ne serais pas partie sans un mot et en fermant à clé sachant que j'étais à la porte et en mission.

En dépit de sa bonne humeur, il commence à s'impatienter, mais ne veut surtout pas alerter le voisinage. Il tambourine alors la porte plus violemment sans trop hausser sa voix lorsqu'il l'appelle. Il entend des bruits de pas. La porte s'ouvre.

– Ben alors ?

– Ben alors quoi ? J'ai pris une douche pour me calmer et je me suis assoupie.

– Quoi ? Assoupie ? Comme ça ? Simplement ?

– Ouais...

– T'as les yeux bien rouges on dirait.

– Va chier.

– Tu fais bien ce que tu veux de toute façon, coupe-t-il pour ne pas envenimer la situation.

Il lui tend une bière en signe d'armistice qu'elle accepte bien volontiers. Il attend un peu, en silence. Il lui en propose aussitôt une autre puis encore une. Il voit qu'elle se déride doucement, mais sûrement. Alors, il tente sa chance.

– Ça te dirait de monter sur Strasbourg ce soir ?

– Pour quoi faire ? Et avec quels sous d'abord ?

– Justement. On a quelque chose à fêter.

– Ah bon ? Quoi donc ? La Sainte Gueule de bois ?

Elle part dans un fou rire, visiblement satisfaite de sa blague. Kinty, qui vient de finir également sa troisième bière, la suit sans se faire prier. Ils rigolent ainsi pendant un long moment avant que Kinty ne reprenne la parole.

– Non, mais sérieusement, on a un truc à fêter, dit-il les yeux tout brillants.

– T’es sérieux là ? Et t’attends quoi pour balancer le truc ?

Elle s’est redressée dans le canapé et Kinty sent qu’il a réussi à capter son attention. Alors il embraye sur le petit scénario qu’il a eu le temps d’élaborer sur son vélo.

– Tu ne te demandes pas d’où viennent les bières ?

– Notre ardoise, je suppose.

– Pas cette fois. D’ailleurs, elle a même diminué.

– Allez ! Accouche ! clame Stéphanie désormais scotchée aux lèvres de son amant.

– Eh bien, tu ne me croiras jamais, mais j’ai trouvé un ticket de banco gagnant.

– Non ? Sérieux ? Combien ?

– 1 000.

– 1 000 ?

– Oui. Devant mes pieds, sur le parking. Au début, il voulait pas me le prendre. Puis, tu me connais. J’ai négocié dur avec lui. Il a accepté de me l’échanger pour se rembourser. Comme ça, on est à jour, j’ai du cash et les bières.

– Cool. Ben ouais alors. On a qu’à fêter ça à la grande ville.

Il n’insiste pas plus, car il sent bien que la joie de Stéphanie a déçu. Elle s’attendait peut-être à une plus grande somme. Il se dit aussi qu’elle n’a pas trop l’air de croire en son mensonge. À sa décharge, il n’a jamais été un bon menteur. Même s’il a fait des progrès en sa présence, l’élève est encore bien loin de dépasser le maître.

Stéphanie se lève et ouvre le frigo désespérément vide. Elle glisse à Kinty qu’elle va bricoler un repas avec des pâtes et une boîte de thon et qu’il faudrait profiter de cette somme providentielle pour remplir les placards. Elle s’occupe pour ne pas trop réfléchir. Kinty qui la bat et qui semble même y prendre plaisir. Kinty qui gagne de l’argent. Cela fait trop pour elle dans la même journée. Le joint l’a bien détendue. Mais elle a besoin de plus fort à présent. La somme d’argent lui permettrait d’y arriver. Encore faut-il qu’elle parvienne à subtiliser un billet ou deux. Alors peu importe d’où elle vient, du moment qu’elle est là, pour eux et surtout pour elle. Il faut juste brosser son homme dans le sens du poil. Comme ne pas le brusquer avec son histoire bidon de banco. Et à Strasbourg, elle possède ses contacts qui pourraient aisément lui fournir ce qu’elle veut. Kinty pourrait faire la fête et elle encore plus. Cela serait du gagnant-gagnant. Et cette simple pensée suffit à lui redonner espoir. Un espoir fou.

Alors que Stéphanie se prépare tranquillement, définitivement guillerette, Kinty, à l’inverse, commence à se sentir mal. Il tente de se calmer et s’assied à même le sol. Il sent sa température monter, mais pas comme s’il était fiévreux. Ses aisselles se mettent à suinter. Il retire son gilet ainsi que son pull. Il respire déjà mieux. Il commence un malaise et refuse encore de l’admettre, persuadé que la chance ne peut pas l’abandonner en si bon chemin. Il tente de se relever d’un bond pour conjurer le sort, mais il regrette aussitôt son geste. Il doit même s’appuyer au mur pour ne pas sombrer. Il tente d’avancer jusqu’au placard à pharmacie situé dans les WC. Il trie frénétiquement toutes les boîtes jusqu’à tomber sur ses calmants : une combinaison de doliprane et de bétahistine. Car Kinty connaît parfaitement le mal qui le touche. Il a déjà fait plusieurs vertiges par le passé et a appris à reconnaître les symptômes. Les tests qu’il a effectués pour trouver la cause de son mal n’ont rien donné de très concluant. Il rejoint péniblement son lit et s’écroule dessus. Il lutte péniblement contre cette sensation étrange et parvient à trouver une position confortable au bout de quelques minutes. Il est allongé droit, sur le dos, la tête penchée du côté gauche. Il n’ose plus bouger de peur de voir la terre tanguer à nouveau. C’est précisément le moment que choisit Stéphanie pour l’interpeller depuis la porte.

– Ben tu fais quoi ? J’avais compris qu’on faisait la fête, pas la sieste !

Il ne répond rien sur le coup, mais tente quand même de se tourner pour la fixer de ses yeux de chien battu afin qu’elle comprenne sa souffrance. Cependant, il renonce car il sent la

pièce tourner.

- Changement de programme, lâche-t-il d'une voix monotone.
- Quoi ? Tu déconnes, j'espère ?! Allez, debout fainéant, Strasbourg nous attend.
- Elle attendra bien un jour de plus. J'ai fait un vertige.
- Oh non ! Et alors, on ne sort pas ?!
- Mais t'en as rien à foutre de moi ?!
- Oui eh bien tu prends ton cocktail détonnant et on attend que ça passe.
- Ça passera pas.
- Comment ça ?
- Je sais que j'en fais de temps en temps des bénins, mais celui-là est plutôt corsé. Ça ira mieux demain, mais là je suis HS.
- Ah. Mais qu'est-ce qu'on fait alors ?
- Toi je sais pas, mais moi je vais me reposer un peu et peut-être même dormir.
- Mais...
- Laisse-moi, je te dis. J'ai mal.

Kinty se concentre et lance un signe hargneux dans le vide que Stéphanie interprète néanmoins parfaitement. *Va te faire foutre*. Elle n'insiste pas plus, car elle l'a déjà vu ainsi avant. Elle aimerait compatir, mais elle ne s'en sent pas la force. Pas après leur scène et lui avoir fait miroiter l'extase. Elle attend alors docilement dans un coin de l'appartement sans faire de bruit. Elle va s'enquérir régulièrement de l'état de santé de son homme. Non pas qu'elle s'inquiète, mais elle a une idée derrière la tête. Quand enfin ses paupières se ferment et qu'il ne réagit plus au son de sa voix, elle passe à l'action. Elle fouille ses poches de veste et même de pantalon, au risque de le réveiller. Mais elle ne trouve rien. Absolument rien. Rien sous le lit, ni sous le matelas ni dans la commode ni même dans le placard malgré une fouille méticuleuse. Elle se dit qu'il n'a de toute façon pas eu le temps de prendre autant soin d'une cachette vu son malaise. Et elle a le déclic : le box ! Elle dévale l'escalier en ouvrant brusquement la porte sans même la refermer derrière elle. Elle a un moment de découragement quand elle voit le capharnaüm qu'est devenu le petit garage. Toutefois, elle se met rapidement à la tâche, pressée d'en finir. Pourtant, elle ne déniche pas les précieux billets. De guerre lasse, elle remonte dans l'appartement et entreprend de faire ce qu'elle aurait dû faire depuis le début : attendre. Attendre les bonnes grâces de Kinty. La situation la désespère, mais elle n'a pas le choix. Alors elle essaiera d'être la compagne idéale en espérant qu'il s'en souviendra au moment opportun. Tout un programme.

Quand Kinty émerge vers 18 h, il va un peu mieux, mais sa tête semble toujours vaciller. À le voir se déplacer piteusement dans l'appartement, Stéphanie perd ses derniers espoirs de fiesta dans la soirée. Elle se résout alors à jouer les femmes parfaites en espérant de meilleurs lendemains. Le couple bulle ainsi toute la soirée devant la télé, Stéphanie s'occupant simplement de faire réchauffer les restes du midi. Elle en profite pour dire à nouveau à Kinty qu'il serait bien de profiter de faire quelques courses le lendemain. Ce faisant, elle espère qu'il lui en dise plus sur cette cagnotte prétendument tombée du ciel. Mais l'autre ne répond pas. Elle l'observe et comprend que le match est perdu d'avance. Quand Kinty part finalement se coucher, c'est pour se réfugier dans ses rêves de vie meilleure : du moins le croit-il.

4.

Strasbourg, 15 juillet 1981, 2 h 37

Des monstres, des fantômes. En trop grand nombre. Kinty ne peut plus lutter. Il se débat, court, vole, hurle de toutes ses forces, mais personne ne vient à sa rescousse. À présent, il est prostré dans un coin de la pièce avec une peur indicible. Il a tellement peur que ses sphincters se relâchent. Mais il ne ressent rien. La frayeur annihile toutes ses autres sensations. La porte s'entrouvre et il croit apercevoir sa mère. Son sauveur ? Pourtant quelque chose cloche. Il ne parvient toujours pas à se rassurer. Sa mère, qui lui chuchote des mots doux, a la voix de son père. Elle le soulève délicatement et le serre dans ses bras protecteurs. Il se laisse bercer un moment par cette illusion, mais, à nouveau, c'est la voix de son père qu'il entend. Les mots sécurisants se muent alors rapidement en insultes. Il se sent toujours planer, mais il sait qu'il ne se trouve plus dans les bras de sa mère. Il tressaille avant même d'avoir mal.

Son petit corps heurte violemment le sol. Son père qui le tenait à bout de bras en lui hurlant de se taire n'en peut plus. Presque trois ans que ça dure. Cette fois, sa mère ne pourra rien pour lui. Même s'il a déjà essayé cette méthode par le passé sans succès, il a le sentiment qu'elle peut fonctionner. Cette idiote de Chantal ne l'a jamais laissé l'expérimenter jusqu'au bout. Alors, il l'a prévenue. Et elle a compris. Elle ne se montrera pas. Le petit con gesticule à ses pieds, larmoie, mais ne prononce pas un mot. Kinty sait que c'est dans son intérêt. Les expériences passées lui ont appris à se taire. D'ailleurs, à presque trois ans, il n'a jamais prononcé une seule phrase un peu complexe. Il se limite au strict nécessaire et tout le monde semble s'en contenter. Didier, son père, n'en a pas fini avec lui. Il l'engueule et tente de lui faire comprendre de ne plus jamais recommencer. L'enfant acquiesce, car il sait ce qu'il doit faire même s'il ne comprend rien. Didier bafouille des mots d'alcoolique incompréhensibles pour le profane. Et alors qu'il croit la scène finie, Didier explose :

– P'tain mais ça pue ici !

Il cherche dans la petite pièce et finit par apercevoir une flaque d'urine dans le coin de la chambre où il avait trouvé son fils recroquevillé sur lui-même. Il l'empoigne alors par les cheveux et le traîne jusqu'au placard à balai. Il lui jette le seau et la serpillière à la figure et lui ordonne de nettoyer. Kinty ne bronche pas, ne sachant pas ce qu'on attend de lui. Ou plutôt si : ne rien dire et ne surtout pas bouger. Son père partira alors et c'est sa mère qui apparaîtra pour le consoler. Comme toujours. Mais il ne voit toujours pas Chantal. Son père continue de hurler des propos incohérents. Puis il entreprend de soulever son fils vigoureusement d'un seul bras comme on le ferait avec un pantin désarticulé. Kinty hurle aussitôt. Même s'il sait qu'il ne doit pas, il ne peut pas réfréner ses cris. Son père, surpris, le rejette aussitôt par terre en reprenant ses jérémiades alcoolisées. Chantal ose enfin passer sa tête par l'embrasement de la porte de la chambre conjugale. Didier a été on ne peut plus clair avec elle, mais son instinct maternel a pris le dessus en entendant les cris de son fils. Alors peu importe s'il doit la frapper par la suite, elle est bien décidée à défendre son bébé. Elle-même se sent surprise par la nature de ses sentiments dont elle se croyait dépourvue. Elle pousse alors violemment son mari dans le mur avec une force dont elle ne se croyait pas capable. Ce dernier s'effondre lamentablement par terre, incapable de se rattraper à quoi que ce soit. En voyant sa femme bondir sur lui comme un animal enragé, il semble avoir desoûlé. Il croise le regard de son fils, à terre tout comme lui, et croit y lire la douleur. Il se relève et s'en va dans sa chambre, non sans professer quelques insultes, histoire de ne pas totalement perdre la face.

Kinty pleure une bonne partie de la nuit et n'arrive à s'endormir que tardivement, sa mère essayant de le calmer du mieux possible. Elle a déjà repoussé à plusieurs reprises les assauts

de Didier sans qu'elle ne sache ce qui l'agace le plus : le fait qu'elle découche ou les pleurs de leur enfant. Cependant, elle pense qu'il y a quelque chose de différent cette fois. Son fils n'a pas l'habitude de brailler ainsi et il se calme beaucoup plus rapidement. Mais elle est fatiguée et déjà se laisse aller. Tout cela pourra bien attendre jusqu'au petit matin.

Avant 6 h, les pleurs reprennent. Chantal met du temps à se réveiller et encore plus à prendre la mesure du problème. Elle n'a pas son compte de sommeil. Elle est énervée et se désole de ne pas se sentir mère de la même façon que quelques heures plus tôt. L'instinct maternel l'a de nouveau fuie. À son plus grand désespoir. Elle prend sur elle pour essayer de régler ce problème, plus pour éviter de voir réapparaître son mari par la porte que par compassion envers son fils. Elle l'interroge, mais son « petit bébé », comme elle aime à l'appeler, ne lui répond pas. Tout juste chuinte-t-il quand elle lui prend les mains pour tenter de le rassurer, sans interrompre ses insupportables pleurs. C'est alors qu'elle s'aperçoit d'une raideur au niveau du bras droit. Elle tente de mettre ses bras au même niveau, mais le droit paraît plus raide. Surtout, Kinty se met à pleurer de plus belle. Elle prend alors la décision de l'emmener aux urgences redoutant qu'il se soit cassé quelque chose.

Le temps de se préparer et d'avalier un semblant de petit déjeuner en faisant les fonds de placards, la mère part avec son fils sous son bras. Elle n'a pas osé réveiller Didier de peur qu'il ne s'emporte à nouveau. Elle n'a pas non plus envie de l'entendre la traiter de mauviette encore et encore. Le temps de jouer avec les correspondances de bus et il est presque 8 h lorsqu'ils débarquent aux urgences pédiatriques. Ils sont immédiatement pris en charge et Chantal s'en étonne à haute voix.

– On est pris tout de suite. Sérieusement ? Sans attendre ?

– Oui madame, vous êtes aux urgences pédiatriques ici. On ne fait pas attendre les enfants, surtout les petits qui ne peuvent pas parler, lui répond l'infirmière.

Mais déjà, elle se désintéresse d'elle et se penche vers Kinty.

– Mais, toi, tu sais parler mon grand. Alors tu as quel âge ?

– ...

– Ah, ah, le petit coquin. Tu fais ton timide. Ne t'inquiète pas, un médecin va t'examiner pour savoir où tu as mal. En revanche, il faudra l'aider, lui. D'accord, c'est compris ?

Mais Kinty ne répond toujours rien. Il a mal et ne comprend pas où il est et ce qu'on attend de lui. Il a, avant tout, peur d'avoir encore plus mal. L'infirmière se penche pour murmurer quelque chose à l'oreille de Chantal qui lui répond. Un semblant de discussion s'engage puis elle part en leur demandant d'attendre. Elle revient très rapidement et invite la mère et le fils à la suivre dans une salle du grand bâtiment.

Le médecin repère immédiatement le problème et Chantal n'a même pas le temps de s'asseoir dans la chaise que l'invite à prendre l'infirmière que le verdict tombe déjà.

– Luxation du coude. Classique chez les petits.

– Quoi... ? murmure Chantal, à la fois gênée et intimidée.

– C'est une luxation du coude, reprend le docteur sans même la regarder. Rien de bien grave en somme. Je vais lui remettre tout de suite et vous pourrez repartir dans quelques minutes.

– Oui, bien, répond laconiquement Chantal qui ne sait quoi dire d'autre.

Elle aimerait bien poser des questions, mais se sent bête, surtout devant cette analyse établie en quelques secondes. Elle a aussi peur qu'il ne pose des questions embarrassantes. Elle ne sait pas exactement ce qui s'est passé cette nuit-là, mais Didier ne doit pas y être étranger. Toutefois, les paroles du médecin la rassurent rapidement sur ce point.

– À l'avenir, il faut éviter de soulever votre fils d'une seule main.

– Ah...oui ?

– Oui, fait-il avec un sourire forcé. Que ce soit pour jouer ou parce qu'il traîne,

fait un caprice ou je ne sais quoi encore, il ne faut JAMAIS le soulever d'une seule main. Je suppose que c'est ce qui s'est passé ?

– Oui. Oui, oui. Précisément. Il... jouait avec ses petites voitures et ne voulait pas venir prendre son petit déjeuner. Quand je suis venue, je l'ai pris par le bras et il a résisté, improvise-t-elle. Et alors...

– Et alors, vous lui avez luxé le coude. Félicitations. À l'avenir, tâchez d'être un peu moins brusque surtout qu'il n'est plus tout petit. Il peut comprendre par lui-même. Trois ans c'est ça ?

– Oui. Pas encore, mais presque.

Le médecin lui fait signe de se taire et en deux trois mouvements lui remet son coude en place comme par miracle. Il précise que cela arrive fréquemment et qu'il n'y a aucun traitement. Ni médicaments ni immobilisation. Kinty est autorisé à se servir normalement de son bras. Il réitère son laïus sur le fait de ne pas le porter à bout de bras, même pour jouer, et de ne pas le relever brusquement lorsqu'il se trouve par terre. Sans plus de cérémonial, il invite finalement Chantal à prendre la porte.

Cette dernière est ravie. Elle n'a eu à subir aucun interrogatoire et n'aura pas à affronter le courroux de Didier. Or elle craignait aussi d'attirer le regard sur elle du fait du mutisme de Kinty. La douleur et l'émotivité de son fils étaient autant d'excuses toutes faites. Elle s'en félicite encore en y repensant. C'est donc en souriant qu'elle reprend le chemin de l'appartement. Mais pas autant que Kinty qui savoure la joie de retrouver l'usage de son bras et de ne plus avoir mal. Ce qu'il ignore alors, c'est qu'elle va être de courte durée.

5.

Steige, 16 novembre 2002

Kinty se débat et hurle. Il se réveille comme souvent en nage et tout agité. Une image lui revient. Une porte qui s'ouvre très lentement et lui qui attend la peur au ventre. Mais rien d'autre. Il ne connaît pas son âge dans le cauchemar ni la cause de sa terreur. Stéphanie a à peine bougé à côté de lui, se contentant de murmurer dans son sommeil.

– C'est bon, y a rien. Rendors-toi. Je suis avec toi mon chéri.

Mais déjà son esprit est parti et le corps ne tarde pas à le suivre. Il observe attentivement les spasmes qui agitent le corps de sa partenaire. Cette anomalie l'a toujours fasciné. Pourquoi les muscles se tendent-ils alors que c'est l'inverse qui est censé se produire ? Il paraît qu'il a aussi des contractions. Les spasmes finissent par cesser. En la voyant en position fœtale dans le lit, il a envie de se blottir contre elle et de profiter de sa quiétude retrouvée. Il réfrène son envie de peur de la réveiller. Alors, il se lève pour boire un verre d'eau. Il constate que le mal de tête ne l'a pas quitté. Il en profite pour jeter un œil inquiet au radio-réveil et grimace au verdict : 2 h 37. Il profite de l'opportunité du verre d'eau pour recharger son corps en doliprane et en bêtahistine afin d'éviter une nouvelle crise.

N'arrivant pas à se rendormir, il repense aux flics croisés sur la route et décide d'effectuer quelques recherches sur internet. Un titre lui parle immédiatement : « Braquage éclair au bureau de tabac-presse de Sélestat ». Il comprend mieux à présent. Ce faisant, il a fini par réveiller Stéphanie. Cette dernière n'ose surtout pas l'importuner pour lui demander des explications dans un premier temps, encore sous le choc de la veille. Toutefois, elle finit par craquer en commençant à se manifester. Stéphanie décide alors de passer à l'attaque.

– Et si tu me parlais de ton miraculeux gain sur le chemin ?

– Hein, de quoi tu parles ? se défend trop rapidement Kinty.

– Les 1 000 euros. Entre toi et moi. Comme ça, d'un claquement de doigts ?

– Comme je te dis. J'ai trouvé un billet... un ticket de banco sur le parking de la supérette et...

– Un billet... ou un ticket ? le coupe-t-elle, fière d'elle.

– UN TICKET. Ça arrive à tout le monde de se tromper Mademoiselle Parfaite.

– J'aurais plutôt pensé à un énième coup foireux de ta part.

– Putain ! Et alors ?! Depuis quand tu te soucies de l'odeur de mes thunes ?

Elle préfère en rester là plutôt que d'envenimer leur dispute. Et surtout, il pourrait très bien décider de conserver cet argent, d'où qu'il provienne, pour lui seul. Et elle voulait éviter cela à tout prix. Quitte à passer sur un énorme mensonge. L'amour n'avait pas de prix. Pas celui de l'argent en tout cas.

Quand il se réveille à la faveur de bruits de pas en provenance du couloir, il ne réalise pas tout de suite ce qu'il se passe. Il met du temps à émerger et un affreux mal de crâne lui fait se prendre la tête à deux mains. Il cherche rapidement des comprimés miracle pour atténuer sa douleur. Ce faisant, il regarde l'heure et se rend compte qu'il est seulement 9 h. Le milieu de la nuit pour lui en temps normal ! Il va regarder dans la boîte à pharmacie et constate que ses stocks sont épuisés. Il n'a d'autre choix que de sortir. Juste avant de sortir, il remarque un bout de papier à ses pieds, visiblement glissé sous la porte. Il le ramasse et le lit : « Tic-tac ». Le message ne lui évoque rien et il s'en débarrasse aussitôt. Il s'en va rejoindre son fidèle destrier à deux roues et parcourir à nouveau le même chemin que la veille, en direction de la pharmacie.

Sur son vélo, il ressasse les deux mots en essayant de déchiffrer leur sens caché.

Stéphanie ? Vincent ? Essayerait-il de lui faire peur avec son soi-disant délai ? Comme s'il avait l'habitude de le payer en temps et en heure ! De toute façon, Kinty n'est pas de la race de ceux qui ont peur. Ou plutôt il a cessé de l'être quand il a compris qu'il pouvait aisément inverser les rôles. Sur le chemin du retour, il décide tout de même d'aller vérifier si la liasse de billets l'attend toujours. Il a pris soin de la cacher dans les bois, son domaine, loin de l'autre toxico. Il fonce sur sa cache et entreprend d'accomplir ce qu'il était venu faire : compter et se servir. Il marche alors pendant un long moment dans les bois pour envisager la suite des événements. Il finit par évacuer toutes ses idées et se reconnecte avec la forêt.

Un soleil jaune vif brille à travers un bosquet d'arbres qui pousse le long de la rive d'un ruisseau rocheux. Il profite du spectacle. Les aiguilles tombent par milliers pour former un tapis au sol qui amortit le moindre de ses pas. Bientôt les mélèzes seront entièrement nus, contrairement aux autres conifères qui garderont tout l'hiver leur parure verte. Cette dernière fera le bonheur de nombreux oiseaux qui s'y faufiletront dès l'arrivée des premiers froids. Le léger tapis neigeux, qui parsème encore les coins les plus à l'ombre de la forêt, n'indique pas autre chose. Le ruisseau sera pris par la glace. L'hiver n'est pas encore là, mais il est tapi dans l'ombre, prêt à surgir à la moindre faiblesse du soleil. Et les dernières couleurs de l'automne laisseront bientôt place nette à celles monocolores de l'hiver avec sa neige, son froid, sa glace et son blanc. Les animaux se pareront alors de leurs poils d'hiver pour être en harmonie avec les éléments. Comme Kinty en ce moment.

6.

Strasbourg, 17 novembre 2002

Kinty a préféré décaler d'un jour encore leur virée sur Strasbourg afin de mieux récupérer et d'en profiter au maximum. Avec Stéphanie, ils profitent des derniers instants de tranquillité avant le grand rush que constitue, un mois avant le 24 décembre, le marché de Noël, le plus célèbre de France. Ils ont rendez-vous à 18 h 30 devant l'entrée de la cathédrale, Stéphanie ayant une petite course à faire. « Un truc de filles » a-t-elle cru bon de préciser pour s'éviter des questions embarrassantes. Kinty en profite pour pénétrer dans l'imposant monument gothique. Il sourit en jetant un œil aux échafaudages. Son grand-père lui avait dit ne l'avoir jamais connue autrement. Dès qu'un côté était remis en état, il fallait s'attaquer à l'autre. Et le temps de faire le tour, il fallait déjà recommencer à zéro. Un travail sans fin. Il file directement au fond à droite vers l'horloge astronomique du XVI^e siècle qui l'a toujours fasciné et même un peu excité. Kinty a même été jusqu'à se renseigner et ouvrir une encyclopédie pour apprendre son histoire. La légende selon laquelle les commanditaires de l'édifice avaient fait crever les yeux du constructeur l'a toujours fasciné. Il en profite une nouvelle fois pour faire le tour de la cathédrale. Il a entendu dire qu'on pouvait monter au sommet, mais il n'a jamais repéré l'entrée. Il hâte le pas en se disant qu'un jour, tous ses rêves se réaliseront. Celui-là et tant d'autres.

Quand il sort de la cathédrale, il accueille l'air frais vivifiant avec plaisir. Stéphanie est là et prend garde de ne pas lui reprocher son retard. *À chacun son tour*. La pensée doit traverser les deux êtres puisque Kinty n'adresse aucun reproche à Stéphanie. Il va directement au but.

- Alors, c'est bon ?
- Oui. Enfin, non. Pas vraiment.
- Quoi, comment ça ?
- Du calme. J'ai juste perdu un billet de 50 euros. J'sais pas, j'ai dû le faire tomber en sortant mon portefeuille.
- Tu te fous de ma gueule ?! Tu perds 50 « e » comme ça, sans t'en rendre compte.
- 50 quoi ?
- 50 « e ». 50 euros quoi.
- Ben ouais. Qu'est-ce que tu veux que je te dise ?!
- Genre que t'as fait des conneries.
- De quel genre ?
- Du genre que tu pourrais regretter.

Sans plus attendre, il se met à la fouiller, lui arrachant son portefeuille des mains. Il s'empare de la menue monnaie et continue à chercher quelque chose sur elle. Stéphanie ne résiste pas. Au contraire, elle arbore même un sourire de plus en plus franc. Puis elle saisit la main de son compagnon et la plonge dans sa culotte tout en lui lançant un regard de défi.

- Vas-y. Fais-toi plaisir. Fouille partout si ça t'amuse. Mais si tu trouves quelque chose au fond de ma culotte, je peux t'assurer que ce n'est ni un billet ni de la came !

Kinty retire aussitôt sa main, d'un geste brusque, comme épouvanté par la situation et les paroles de Stéphanie.

- Non, mais t'es folle ou quoi ?! Arrête un peu de te donner en spectacle. Grandis un peu.
- Et toi alors ? C'est sûr que c'est très mature de ta part de m'humilier devant tout le monde.

Il la saisit alors par le bras sans ajouter un mot et la tire en direction de la rue Mercière

située juste en face d'eux. Il n'est pas particulièrement pudique, mais il a appris à savoir ce qui se fait en public et ce qui ne se fait pas. Surtout, il ne se sent pas très à l'aise avec cet argent. Il préfère donc faire profil bas, d'autant qu'il a la désagréable impression que les regards sont déjà naturellement portés sur lui. Il hâte le pas pour fuir cette sensation. Arrivés à la Place Gutenberg, il tente de reprendre le contrôle sur lui et sur les événements. Il lance alors la conversation là où ils l'avaient laissée quelques instants plus tôt.

- Ça y est, t'es contente ?
- De quoi ?
- Ta petite scène pour me ridiculiser.
- Ravie. On peut passer à autre chose ?
- Pas vraiment non. Tu ne m'as toujours pas dit ce que tu avais foutu avec ces 50 euros ?
- Si. J'ai perdu le billet, hoche-t-elle la tête, comme pour signifier son dépit face à Kinty qui semblait avoir perdu la tête.
- Je mens certainement très mal...
- Ya.
- ...mais t'es aussi une piètre menteuse quand tu t'y mets, continue-t-il en ignorant sa réplique.
- Yo ä ammel.

Il enrage. Il comprend parfaitement l'alsacien, mais ne le parle jamais. Il sait aussi que Stéphanie use de cette méthode pour le faire bouillir et noyer le poisson. Mais il tient à aller jusqu'au bout.

- Tu t'es acheté quoi avec ces thunes ?
- Ech verschtehe net.
- O.K., O.K. Sehr luschtig, finit-il par lui dire en pointant ses pouces vers le haut.

Stéphanie le regarde d'un air amusé et se met à applaudir des deux mains.

- Waouh.....Tu progresses on dirait. Encore un peu de temps à mes côtés et tu seras un vrai Bas-Rhinois dans, disons... 25 ou 30 ans.

Elle part à présent dans un franc fou rire qu'il préfère ignorer. Il préfère passer outre l'affront et se concentrer sur la suite du programme.

Ils finissent par déboucher à La corde à linge. C'est assurément plus un piège à touristes, du fait de sa situation exceptionnelle, en plein cœur de ce quartier mythique et au bord de l'Ill, mais Kinty assouvit là un de ses fantasmes. Il a observé des centaines de touristes s'y désaltérer l'été quand lui aussi était assoiffé. Il y a aussi vu défiler des gens au moment du dîner alors que son ventre gargouillait après un long périple dans l'immense ville. Les odeurs qui en émanaient lui avaient toujours titillé les papilles. Et, enfant, il s'était juré un jour d'y retourner et de jouer à son tour le rôle du touriste qui s'affranchit des prix. Alors, sans l'ombre d'une hésitation, il franchit le seuil de la porte, avec Stéphanie dans son sillage, tout étonnée. Il demande une table dans le coin le plus rustique où le bois est proéminent, délaissant la partie à la décoration plus moderne. Stéphanie se laisse tenter par des fleischkechles – galettes de viande – accompagnées de spätzle traditionnels – pâtes alsaciennes – tandis que lui opte pour un repas plus original, un hamburger au munster. En vin, ils optent pour le nec plus ultra, une bouteille de gewurztraminer vendanges tardives. Enfin, en dessert, ils choisissent tous les deux un succulent et aérien kougelhopf glacé au marc de gewurztraminer. Ils s'en tirent avec une facture de plus de 100 euros, soit un ticket de jeux à gratter.

À 23 h, ils ressortent du restaurant, repus. Kinty ne s'arrête pas en si bon chemin et se rend de l'autre côté du cours d'eau via le pont du Faisan. Il embraye aussitôt sur sa gauche sur le quai des Moulins et s'engouffre dans l'Hôtel Régent Petite France, qui lui faisait de l'œil depuis le restaurant. Les 4 étoiles fièrement affichées et le prix qui va avec l'ont à peine

retenu. Il compte bien se faire plaisir et en mettre plein la vue à Stéphanie. Une sorte de revanche sur le passé.

Quelques minutes plus tard, ils se retrouvent enfin dans la chambre, Kinty délesté de plusieurs billets. Stéphanie prend rapidement les choses en main et commence devant lui un strip-tease endiablé. Il se contente d'observer, la laissant aller au bout de son délire. Il n'a que faire de ces simagrées. Il a déjà son sexe dur depuis un bon moment. Il ne voit donc pas l'intérêt de lui infliger ce supplice. Il veut juste se soulager, prendre Stéphanie là tout de suite et pas dans cinq minutes. En plein milieu de l'effeuillage, elle mime le geste d'une pause. À la stupeur de Kinty, elle lui lance malicieusement une petite phrase en prenant la direction de la salle de bains, tout en s'emparant de son sac à main :

– Ne t'inquiète pas, je ne serai pas longue.

C'est justement tout l'inverse qui se produit. Kinty se demande la raison de cette interruption. Il se remémore sa fouille du début de soirée sur sa partenaire. Il essaie de se débarrasser de ses pensées négatives pour demeurer dans l'humeur, mais il n'y parvient pas. Ses pieds qui lui ordonnent de tester la souplesse du matelas se dirigent droit sur la porte comme s'ils avaient un fonctionnement autonome. Sa tête se colle à la porte, mais il n'entend pas grand-chose, la faute à un robinet laissé ouvert. Il ne peut s'empêcher de penser que c'est précisément son rôle, servir de diversion. Mais il n'a pas l'occasion de pousser plus loin sa réflexion que Stéphanie ouvre brutalement la porte. Celle-ci se trouve pour le moins surprise et fixe Kinty avec des yeux effarés. Sous le poids de la culpabilité, elle produit un reniflement à peine perceptible qu'il remarque pourtant immédiatement.

– Il t'en reste encore un peu, dit-il sèchement.

Elle n'essaye même pas de nier et s'aide de son index gauche pour mieux inspirer par sa narine droite. Il s'assied sur le lit et se prend la tête entre les mains.

– P'tain j'en étais sûr. Tu ne peux pas t'empêcher.

– Allez, c'est rien. On en était où déjà ?

– Nulle part. Merde Stéphanie, t'avais juré de ne pas recommencer.

– C'est bon, juste une fois. Tu ne vas pas me faire une scène ici, maintenant ?!

– Non, si. Je sais plus où j'en suis.

– Moi si.

Elle lui saute dessus et l'embrasse goulûment. La suite se déroule à peu près comme il l'avait imaginé quelques instants plus tôt. À ceci près que Stéphanie essaye de prendre le dessus dans les ébats à plusieurs reprises, ce qui n'est pas pour lui déplaire. Il aime particulièrement ces joutes sexuelles où chaque partenaire chevauche l'autre à tour de rôle. L'acte en lui-même est assez rapide, Kinty n'ayant pas réussi à contenir son excitation suffisamment longtemps. Cependant, ils ne tardent pas à reprendre leurs batifolages. Encore et encore. Il feint d'oublier d'où provient ce surcroît d'énergie de sa compagne. Il doit se creuser les méninges pour se souvenir d'un tel festival. Et quand il y parvient enfin, c'est pour s'apercevoir que c'était pour de mauvaises raisons, les mêmes causes produisant les mêmes effets. *Un mal pour un bien*. Kinty s'en tire ainsi, avec un trait d'esprit. Il ne tient pas à endosser la responsabilité des mauvais actes de Stéphanie.

La nuit n'en finit plus. Il doit calmer à plusieurs reprises sa compagne. Celle-ci envisage d'abord de sortir faire la fête puis de vider le mini-bar ou encore de s'adonner à l'exploration de l'autre. Mais il commence à fatiguer. Son énergie à lui est bien naturelle et donc non illimitée. Pourtant, ce n'est que vers 5 heures du matin qu'il voit enfin sa partenaire être secouée de toute part et partir vers d'autres mondes, comme à son habitude. Il souffle longuement, comme accablé par la tâche qu'il vient d'effectuer. *Eh bien, ce n'est pas trop tôt*. Au lieu de la suivre et dormir du sommeil du juste, il la contemple. La chambre est surchauffée et Stéphanie laisse apparaître une bonne partie de son anatomie. Elle est sur le ventre, avec sa tête du côté droit du lit. Il regarde son pied droit qui sort des draps et laisse son

regard filer le long de sa jambe. Il peste contre le drap qui obstrue sa vision dès la cuisse, qu'il sent pourtant bien musclée, à la faveur d'années de gymnastique. Il reprend son exploration au niveau des côtes bien saillantes, mises en valeur par la position. Il s'attarde sur le sein droit qui paraît exagérément gros, comprimé sous le poids de Stéphanie. Il bascule de l'autre côté, mais, à sa déception, ne peut voir son vis-à-vis. Il se console avec ses longs cheveux noirs brillants, à la faveur d'une lumière tamisée. Il s'étonne qu'ils soient tous du même côté, laissant son visage allongé découvert. Il sourit devant son oreille délicate, sa fine bouche, son petit nez, ses joues pâles et ses lèvres si minces. C'était son apparence si frêle qui l'avait séduit. Il avait été par la suite presque déçu de la savoir si forte, au caractère presque autoritaire. Comme s'il n'allait pas pouvoir jouer pleinement le rôle de protecteur qu'il s'était assigné. Il observe ensuite longuement sa main gauche aux doigts effilés sur lesquels repose partiellement sa tête. Il finit par la droite qui pend dans le vide donnant à l'ensemble un caractère photogénique certain.

Il la trouve infiniment plus belle endormie que réveillée. À plusieurs reprises, il était déjà parvenu à la même conclusion. Il ne comprenait pas pourquoi elle surjouait son caractère sérieux, parfois frimeur, voire même souvent vulgaire. Ou du moins faisait-il semblant de ne pas saisir. Elle avait évoqué ses blessures de jeunesse, ses fractures. Elles paraissaient à certains moments à vif, comme jamais réellement guéries. Elle lui faisait parfois penser à un animal blessé, toujours sur la défensive, prêt à bondir. Elle avait fait son adage du dicton suivant : « La meilleure défense, c'est l'attaque ». Son père alcoolique et violent. Un point commun avec lui. Son beau-père qui l'avait violée alors qu'elle n'était encore qu'une adolescente, la laissant brisée. Mais ce qui lui avait encore fait plus mal, c'était le fait que sa mère ait pris le parti de son nouveau compagnon. Cette dernière avait balayé d'un revers de la main sa confession plus que son accusation, n'y voyant là que jalousie et tentative de déstabilisation pour que Stéphanie puisse la garder pour elle seule. Comme si sa mère était aussi exceptionnelle. Par la suite, la situation n'avait fait qu'empirer. Surtout quand elle s'était aperçue que sa mère avait toujours su. Elle avait d'ailleurs fini par lui avouer bien plus tard, quand, ivre de rage, Stéphanie avait fini par lui cracher au visage toutes ces vérités. Mais il était déjà trop tard. Elle avait tout juste 20 ans à l'époque et leurs routes s'étaient séparées depuis longtemps. Tout juste avait-elle ressenti un certain plaisir à voir sa mère tenter maladroitement de masquer ses propres bleus. Comme un sentiment de justice. Toutefois, cette sensation avait vite laissé place au désespoir quand elle avait réalisé que ce salaud avait finalement abusé de toute la famille et continuait de le faire. Mère et fille. Même destin. Il dirigeait la vie de sa mère et implicitement encore la sienne. Elle avait multiplié les foyers, les erreurs de jeunesse, les hommes, la drogue. Kinty l'en avait sortie un peu contre son gré il y avait à peine un an. Elle en avait alors 22.

Il s'était toujours demandé comment ils s'étaient retrouvés ensemble. Il n'avait jamais eu la cote avec les filles, qui avaient peur de lui, et ses rares expériences avaient été mises sur le compte de l'humiliation – un défi perdu par des pestes au collège avec comme gage un baiser à l'étrange Kinty – ou tarifées. Et c'était justement lorsqu'il était parti en quête d'une prostituée qu'il était tombé sur Stéphanie en train de se faire violenter par un homme, à l'abri d'une impasse, quai des Alpes. Tous les soirs, c'était le même rituel. Des femmes, originaires pour la plupart de l'Est ou d'Afrique, débarquaient de taxis venus d'Allemagne. Le matin venu, elles prenaient le chemin inverse, laissant des riverains furieux se plaignant des nuisances sonores et des préservatifs dans certaines rues de Strasbourg. Aussi avait-il hésité à intervenir sachant bien que c'était là leur métier et que certains hommes avaient parfois des fantasmes étranges. Toutefois, son profil, avec sa peau claire, son allure négligée et maigre, avait mis ses sens en éveil. Il était intervenu au deuxième de ses cris et avait empêché que le poing de son agresseur ne vienne à nouveau s'écraser sur son visage. Kinty avait su facilement prendre la mesure de son adversaire, en position de faiblesse, le sexe dur et le

pantalon baissé. L'effet de surprise avait joué à plein. Il avait frappé et encore frappé, jusqu'à ne plus l'entendre gémir. Et même là, il lui avait encore administré quelques coups. Il avait alors maudit l'autre d'abandonner aussi vite un combat qui n'avait d'ailleurs jamais eu lieu. Kinty n'avait pas besoin de ces circonstances exceptionnelles pour maîtriser son adversaire et il aurait voulu faire passer le message. Il emporta alors l'enfant pensant sur le coup qu'elle n'était même pas majeure. Depuis la ferme de ses grands-parents où il résidait, il l'avait aidée à reprendre pied. Elle avait voulu s'offrir à lui pour le remercier, le seul moyen d'échange qu'elle semblait connaître, mais Kinty avait refusé. C'était sans doute cela l'acte fondateur de leur union. Non pas son premier acte héroïque, mais le second, celui de ne pas abuser d'une personne en position de faiblesse. Les deux écorchés vifs étaient faits pour se rencontrer. Pourtant, Kinty ne pouvait se positionner sur la nature exacte de ses sentiments. Il ne savait pas s'il reprenait le rôle du père ou s'il était juste son amant. Un peu des deux sans doute. C'était sans doute pour cela qu'il ne lui avait jamais avoué son amour, du moins pas avec sincérité. S'agissait-il d'amour d'ailleurs ?

La suite se révélait moins glorieuse. Avec son aide, Stéphanie avait réussi à émerger. Une association s'était chargée de lui trouver un petit boulot auquel elle s'était accrochée dans un premier temps. Il lui avait permis d'obtenir un logement social. De temps en temps, elle retombait dans ses travers et tous ses efforts semblaient alors vains. Il avait fini par s'installer chez elle, mais il continuait régulièrement à se rendre chez sa grand-mère et y conservait encore une bonne part de ses affaires. Lui avait du mal à trouver du travail. Et quand il finissait par décrocher quelque chose, il ne restait jamais bien longtemps. Il semblait condamné à être rejeté par la société, comme elle l'avait toujours fait depuis sa naissance. L'équipage branlant continuait ainsi son épopée. Mais, perdu sur son radeau, en pleine mer, poussé par les courants et le vent, il semblait plus en perdition que voguant fièrement vers une destination ensoleillée. Kinty n'en était pas encore là dans son niveau de réflexion et n'y parviendrait probablement jamais. Pour l'heure, il avait fini par rejoindre sa belle, la tête posée sur l'oreiller. Il ne saurait mettre des mots sur la nature exacte de leur relation mais a l'intuition qu'il a besoin d'elle, comme de quelque chose dont il pourrait avoir l'usage par la suite. D'un revers de la main, il balaie ses pensées. Pour quelques heures encore, ils pourraient donner l'illusion d'un couple uni et soudé.

7.

Strasbourg, 22 juin 1982

Kinty va sur ses 4 ans. Aujourd'hui est un grand jour. Pourtant, rien ne transparaît. Il demeure comme à son habitude, impassible comme si les émotions n'avaient pas de prise sur lui. En le regardant, on ne saurait dire si son visage exprime de la sévérité, de la tristesse, de la timidité ou de la douceur. Un seul mot ne viendrait pas spontanément à l'esprit : la joie. Il semble différent des autres enfants, amorphe, sans vie. Il ne crie pas. Il grommelle parfois, chuchote, grogne, pleurniche à peine et gémit, mais ne parle pas. Ou si peu. Et d'une manière incompréhensible pour les non-initiés. Ses yeux marron accroissent son regard sombre. Ce dernier, craintif de prime abord, peut rapidement virer au farouche. Il prend garde de ne jamais s'éloigner de sa mère. En l'observant plus attentivement, c'est l'affliction qui ressort comme une évidence. Alors, on pose sur lui un autre regard, celui de la compassion, de la pitié et de l'apitoiement. On a envie de lui tendre la main, de le délivrer de ce mal connu, mais on ne le fera pas. On se consolera en se disant qu'au moins il a encore sa maman pour veiller sur lui. On essayera de se convaincre aussi qu'on n'y peut rien. Et puis on passera à autre chose. Comme toujours.

Kinty embrasse son père, encore et encore, comme il ne l'avait jamais fait jusqu'à présent. Il se sent étrangement désinhibé. Le premier de ses baisers a été déposé avec une infinie délicatesse, plus par peur que par une volonté délibérée. Ne voyant rien venir en retour, il se laisse aller. Son père croule sous les bisous à tel point que l'indécence de la scène gêne tout le monde. Mais Kinty ne perçoit rien de l'agitation autour de lui. Il continue à tourner, tourner autour de son père tout en s'arrêtant régulièrement pour l'embrasser. Son cœur s'emballa de plus en plus fort, chaque baiser augmente son rythme cardiaque. Il n'a pas l'habitude d'une telle promiscuité avec son père. Chaque contact suffit à faire battre encore plus fort son petit cœur. Il a perdu la notion du temps, de l'espace. Il court de plus en plus vite à présent. Parfois, il s'arrête brusquement et adresse un énième baiser à son père. Il ignore alors que tous les feux des projecteurs sont désormais braqués sur lui. Sa mère décide alors d'intervenir avant que le prêtre ne le fasse.

– Pscht. Kinty. Viens là mon trésor.

Lui ne l'entend pas ou feint de ne pas l'entendre. Il continue sa course effrénée.

– Kinty ! Viens immédiatement ici.

La voix se veut plus grave, plus autoritaire, plus dure. Mais Kinty l'ignore à nouveau. Sa mère se lève alors pour l'attraper. Mais Kinty court tellement vite à présent autour du cercueil que Chantal peine à le stopper. Elle doit se placer à genoux et tendre ses bras vers lesquels se précipite son enfant. Il manque de la faire basculer en arrière, mais elle arrive in extremis à rétablir son équilibre. Elle le serre dans ses bras et lui murmure quelques mots doux. Ne le voyant toujours pas réagir comme elle le souhaite, elle décide de le secouer un peu.

– Kinty. Kinty. Arrête. Ça ne se fait pas. Tout le monde te regarde. Ton père est MORT ! Tu comprends ce que ça veut dire ?!

Quatre jours auparavant, le samedi 19 juin, Didier fêtait l'arrivée de la nuit, comme il avait l'habitude de le faire à peu près chaque jour. En revanche, le week-end, ils étaient plus nombreux qu'à l'accoutumée. Tous leurs amis étaient présents. Les bouteilles étaient de sortie, la marijuana aussi. Sur les coups de 3 heures du matin, les esprits s'étaient échauffés. Les noms d'oiseaux avaient volé. Ni plus ni moins que lors des autres week-ends de beuverie. Quelques verres plus tard, l'ambiance était redevenue bonne. La moitié de la petite troupe qui comptait une dizaine de lascars luttait pour ne pas sombrer. Un concours de shooter tequila et

un gage stupide avaient fait basculer la soirée bon enfant en drame. Didier avait échoué à marcher sur la balustrade de son balcon et les pompiers n'avaient plus eu qu'à emballer son corps, gisant au bas de l'immeuble. Et le mardi s'était déroulée son oraison funèbre qui avait sonné étrangement faux. Avec son unique enfant en train de courir autour de lui et de l'embrasser en une matinée plus qu'il ne l'avait jamais fait durant toute sa vie. Ainsi s'était achevée la vie de Didier qui n'allait, objectivement, pas manquer à grand monde.

Pas à Kinty en tout cas. De père, Didier n'en avait eu que le nom, refusant de tenir le rôle qui allait pourtant avec. Les bleus, les larmes, les cicatrices, les visites chez le médecin en dernier recours ou carrément à l'hôpital, tout cela, tout ce merdier que ne devrait jamais connaître un enfant, allait soudain cesser. Si Kinty paraissait idiot, il ne l'était pas. Et s'il sentait la tristesse autour de lui, plus que jamais palpable au sein de l'église qui l'impressionnait – c'était la première fois qu'il y mettait les pieds –, elle ne l'avait pas envahi.

De Didier, il n'allait conserver aucun souvenir. Trois photos en tout et pour tout. Trois misérables photos. Sur l'une, on pouvait les retrouver tous les trois. Sur une autre, c'était toute la bande qui s'y trouvait – la même à peu de choses près qu'en ce jour funeste du 20 juin – avec Kinty en plein milieu tenant lieu de mascotte. Sur la dernière, il n'y avait que son père et lui. Il aurait presque pu se contenter de ces fragments de vie minimalistes. Néanmoins, on ne distinguait les protagonistes qu'en forçant les yeux. Toutes les photos avaient été prises de nuit avec un épais brouillard de fumée comme fond commun, avec des cendriers remplis et des bouteilles plein la table. Un résumé poignant de l'enfance de Kinty.

8.

Steige, 7 décembre 2002

Kinty se sent las. Il a pris le dernier bus et il fait déjà nuit quand il arrive chez lui. Il a passé les deux derniers jours dans l'euphorie de la fête de la Saint-Nicolas à Strasbourg avec son lot de touristes qui semblent débarquer en flux continu de partout. Il ne compte plus le nombre de verres de jus de pomme et vins chauds qu'il a ingurgités en un peu plus de 24 heures. Arrivés sur le coup de midi la veille, Stéphanie et Kinty ont déambulé dans les rues, profitant de tous les événements et attractions organisés par la municipalité en ce jour si particulier dans l'est de la France. Une sorte de répétition générale de Noël. Avec Stéphanie, ils ont fait un retour en enfance, celle qu'ils n'ont pas vraiment connue. Ils ont regardé émerveillés tous les enfants en extase devant Saint-Nicolas se déplaçant sur son ânon et épouvantés par le Père Fouettard.

Les deux êtres s'y sont perdus, laissant voguer leurs âmes dans ce lieu féerique où la magie de Noël demeurerait intacte. Ils ont arpenté les plus de 300 chalets présents encore et encore pendant deux jours, bravant les températures négatives et même quelques flocons. Régulièrement, ils ont effectué des pauses pour se restaurer et se réchauffer avec un large éventail de choix : pain d'épice, gâteaux locaux, saucisses chaudes, vin chaud, tartes flambées, bière, bredele, strudel... Mais ce qui les émerveillait le plus était sans conteste les lumières du soir. Ils guettaient ce moment magique où le soleil disparaissait pour laisser progressivement la place aux illuminations. Alors, ils oubliaient tout. Leurs parcours respectifs, leurs galères, le passé. Ils avaient laissé la magie de Noël entrer en eux : la foule enthousiaste, les odeurs, les sapins, les calèches, les guirlandes, les quelques flocons, les chants de Noël, la lumière des guirlandes qui embellissait tout.

Kinty y pense au moment de franchir la porte. À tout cela et à ses pensées malsaines. *Pourquoi se sent-il tant attiré par les enfants ?* Il maudit intérieurement Stéphanie d'être restée sur place avec une amie rencontrée totalement par hasard. Il a été invité, mais a décliné. À présent, il regrette presque. Il ne sort même pas sa clé et tourne mécaniquement la poignée. Il commence à pousser la porte massive et se trouve surpris de ne rencontrer aucune résistance. Bien au contraire, la porte semble l'attirer et le précipiter dans l'appartement. Elle se referme toute seule sans qu'il ne puisse réagir. Dans l'obscurité, il ne voit rien. Pourtant, il n'est pas dupe. Il a instinctivement compris. Avec le recul, il se dit qu'il aurait dû se méfier. Stéphanie avait forcément dû fermer à clé. Lorsqu'une main se pose sur lui, il la saisit et tire de toutes ses forces pour déstabiliser son adversaire. Ce dernier, qui ne s'attendait sans doute pas à une telle résistance, se retrouve le nez par terre avec bientôt tout le poids de Kinty sur lui. L'effet de surprise n'a pas joué comme l'espérait l'intrus. Toutefois, ce dernier ne s'énerve pas plus que de raison. Kinty s'en étonne tout juste lorsqu'il reçoit un violent coup dans les côtes. Un deuxième suit immédiatement au visage puis un troisième au niveau de la nuque. Il ne sait précisément s'il s'agit de pied, de main, de coude ou d'un tout autre objet. Il a vacillé au dernier assaut et se trouve désormais en situation de faiblesse. Il n'a pas le temps de reprendre son souffle que déjà il se sent tiré par les pieds. Puis on le hisse sur une chaise de sa cuisine. Il se retrouve ébloui, avec une lampe braquée sur lui, lui faisant croire à un mauvais scénario de film.

– Écoute bien, car je n'ai pas l'intention de me répéter : il est où ?

Kinty pense qu'ils sont trois. Il n'a pas trop de doutes sur la raison de leur présence, mais tente quand même sa chance.

– Il est où quoi ?

– Réfléchis. En attendant, je vais te donner un indice.

Un coup en plein thorax lui arrache un cri de douleur. Un des hommes lui immobilise ses

bras derrière la chaise tandis qu'un deuxième lui attache brutalement les poignets.

– Alors la mémoire te revient Ducon ?

Kinty acquiesce de la tête. Il sent que ce n'est pas le moment de faire de l'esprit surtout que la tête lui tourne déjà. Il a un mal de chien à reprendre son souffle sans compter une vive douleur aux côtes et au niveau de l'arcade sourcilière.

– O.K. J'espère que tu vas te montrer raisonnable cette fois.

Kinty fait à nouveau signe de la tête pour montrer qu'il a compris le message. Et ses nouveaux amis se chargent de lui redonner un peu d'air.

– Reprenons. Il est où ?

Kinty essaie de parler, mais aucun son ne sort de sa bouche. Il se retient de toutes ses forces pour ne pas vomir. Quelqu'un a dû s'en apercevoir puisqu'il sent contre ses lèvres le contact d'un verre d'eau. Il ouvre la bouche et effectue plusieurs gargarismes. Il avale deux gorgées, se racle la gorge et se lance.

– Là. Mais je suppose que vous l'avez déjà.

Un coup violent s'abat sur lui qui semble lui fracasser la mâchoire. Il tombe par terre, entraînant dans sa chute la chaise à laquelle il est attaché. Il n'a pas le temps de se remettre de ses émotions que déjà il reprend sa position initiale, soulevé par deux de ses assaillants.

– 50 euros sur 5 000 euros. On est loin du compte.

Kinty réfléchit quelques secondes. Il ne comprend pas. Il pratique Vincent depuis des années et sait que ce ne sont pas ses méthodes. *À quoi rime tout ça ?*

– Je perds patience.

On le détache. Kinty prend bien garde de ne pas s'en réjouir. Il sait parfaitement que les choses ne vont faire qu'empirer. Mais il n'a guère d'autre choix. Il a dilapidé depuis longtemps l'argent de Vincent et n'a même pas profité des allocations reçues en début de mois pour rembourser une partie de sa dette. Vincent l'a menacé à plusieurs reprises et tient sans doute à lui administrer une bonne leçon, un coup de bluff. Cette pensée le reconforte et le persuade de tenir bon. Sa main est maintenue à plat sur la table par l'un de ses gardiens tandis que l'autre le maintient tranquillement sur la chaise. Kinty, en position d'infériorité, se montre plutôt docile. Il espère trouver une faille et préfère se montrer conciliant afin de bénéficier à plein de l'effet de surprise à la moindre opportunité. Il en est encore à ces réflexions quand le troisième larron sort un couteau de chasse à lame fixe parfaitement affûté. Le jeune homme, toujours aveuglé par l'halogène, ne voit rien venir. La lame pénètre aisément sa main et arrête sa course bien après avoir commencé à perforer le contreplaqué. Il hurle de douleur. La voix reprend, sur un ton monotone.

– Je ne sais plus. Je t'ai dit ou pas que je n'aimais pas me répéter ?

Les larmes se mélangent au sang sur son visage. Il n'a plus l'habitude de « jouer sa pleureuse » comme lui disait régulièrement son grand-père par le passé, mais il ne contrôle désormais plus rien. Son tortionnaire, sans rien ajouter de plus, retire le couteau de la main de Kinty. Il doit s'y reprendre à plusieurs reprises tant il est solidement ancré dans la table. Sa victime hurle à chaque à-coup. Au final, l'autre parvient à le retirer. Il coupe la lumière. Le propriétaire des lieux ne retrouve pas pour autant la vue tout de suite. On le muselle. Il distingue pour la première fois le meneur en face de lui. Ce dernier lui montre une bouteille d'alcool. Il se dirige vers le placard, mais ne trouve pas ce qu'il cherche. Il se sert alors directement dans l'évier de vaisselle sale et en retire un verre. Il y verse une substance que Kinty n'arrive pas à voir puis la jette sur sa main. La douleur, foudroyante, est insupportable. Kinty hurle. Le résultat n'est pas aussi spectaculaire du point de vue de ses agresseurs puisque le morceau d'étoffe a rempli ses fonctions en étouffant ses cris d'épouvante. Celui en face de lui fait un signe de la main. On lui retire son bâillon. Il remplit à nouveau le verre à moitié qu'il avale cul sec. Il réitère une nouvelle fois son geste, mais crache dedans cette fois en place et lieu de le boire. Il le tend à Kinty en faisant signe à ses acolytes de desserrer

l'étreinte.

– Santé.

Kinty ne se fait pas prier. Il se jette sur l'élixir en espérant qu'il fasse des miracles sur lui. De la vodka. Il sent la chaleur le prendre, le réconfort entrer en lui. Mais cela ne suffit pas. Il fait signe pour un second.

– Tu sais que tout a un prix ?!

– Je n'ai plus rien mais on doit pouvoir trouver un arrangement.

– Eh bien, on avance enfin.

Ils se font des signes entre eux. En guise d'encouragement, il reçoit un second verre d'alcool. Kinty a enfin retrouvé l'usage de la vue, du moins partiellement, car son œil gauche est hors service, la faute à un énorme hématome consécutif à deux coups. Il craint même l'avoir définitivement perdu, mais ne s'attarde pas sur cette pensée. Il a plus fort à faire. Son œil valide ne lui sert pas à grand-chose d'ailleurs, puisque ses agresseurs portent des cagoules.

– Écoute Kinty, on va faire une petite balade en pleine nuit, ça te dit ?

– Quoi ! Maintenant ? Mais... il fait nuit et il gèle dehors.

– Pauvre petite chose.

– Dites à Vincent que je paierai. Je ferai tout ce qu'il voudra.

– Qui a parlé de Vincent ? Tu sais que lui aussi doit rendre des comptes.

Il peste intérieurement. S'il sait de quoi est capable Vincent, il ignore tout de ces hommes surgis de nulle part. Or eux connaissent tout de lui. Il espérait gagner du temps. Que Stéphanie l'appelle, s'inquiète. Qu'un voisin intervienne. La police. Dans l'immédiat, il ne voit pas ce qui pourrait le sauver à part une aide extérieure. S'il a foi en lui en temps usuel, sa confiance est bien entamée en ce début de soirée. Avec un œil en moins, une main blessée et probablement des côtes cassées, ou fêlées, ses chances de s'en sortir sont objectivement minces. Il est d'ailleurs vite sorti de ses rêveries. L'un de ses geôliers se mue en infirmier en lui pansant ce qui peut l'être et en nettoyant le reste tandis que le meneur lui dicte les consignes pour leur petite épopée nocturne. La soirée ne fait que commencer...

Kinty est embarqué manu militari dans la voiture des ravisseurs, une modeste 206. Il s'en étonne, s'attendant de prime abord à une puissante berline, puis y trouve une raison logique. Pour passer inaperçu, mieux vaut être discret. La voiture se dirige non loin de là et s'arrête près de la forêt. Les hommes s'y enfoncent et y marchent pendant plus d'une demi-heure avant de marquer une pause. Le meneur prend la parole.

– Les dettes c'est sacré pour mon boss. Et vu que t'as l'air négligent sur le remboursement, il m'envoie pour te rappeler tes devoirs.

Dans la seconde qui suit, l'homme lui décoche un violent coup dans les côtes, précisément là où il a mal. Kinty tombe à genoux, à la recherche de son souffle. Mais il n'a pas le temps de se remettre du premier coup que la voix reprend.

– Suivant.

Il fait quelques pas de côté pour laisser la place à un de ses acolytes. Ce dernier lui adresse un coup de pied circulaire sur le visage, au niveau de sa blessure. Avec la violence du coup, Kinty a achevé sa chute et mange désormais la neige mêlée de terre, affalé à plat ventre. La voix reprend.

– Suivant.

Le dernier des hommes se plante devant lui. Il lui crache dessus et se positionne sur sa main blessée avec son pied gauche. Il joue avec pour accentuer la douleur. Kinty lutte de toutes ses forces pour ne pas virer de l'œil. Les deux gorilles le soulèvent et l'aident à se tenir debout.

– T'as bien saisi le message là ?

Kinty n'en peut plus. Il a envie que tout cela prenne fin. Il hoche la tête sans trop de

conviction. Pas assez apparemment aux yeux de son agresseur.

– T'es prêt à mourir pour... quoi... 5 000 euros ?

Kinty, dans un état de faiblesse certain, est toujours soutenu par ses deux gardes du corps. Il peut désormais sentir l'haleine de son interlocuteur. À la faveur des rayons de lune qui parviennent à se frayer un passage à travers l'imposant rideau d'épines, les deux hommes se jaugent. Kinty n'a pas peur. Il ne peut de toute façon rien faire d'autre que subir. Or il a assez subi par le passé. Et il pense que ses tortionnaires sont allés trop loin pour faire machine arrière. *Pourquoi leur faire plaisir une dernière fois ?* L'autre le sent, le lit dans son regard et ne peut s'empêcher de lâcher un juron.

– Putain de merde. Mais il est prêt à mourir ce con en plus.

Les deux hommes qui l'encadraient le relâchent, sans prendre garde d'amortir sa chute, et il retombe violemment sur le sol. Ils se concertent. Kinty croit entendre des murmures, des bribes de phrases, mais il ne sait pas s'ils lui sont destinés ou pas. Ses deux amis le tirent jusqu'à un arbre destiné à le soutenir. Le chef lui prend alors fermement le menton, le tenant entre son pouce et son index droits.

– Et ta copine ?

Kinty doit se rendre compte, contre son gré, qu'aucune flamme ne s'allume. Lui qui se posait encore quelques jours plus tôt des questions sur la nature de ses sentiments est désormais fixé. Un nouveau juron déchire le silence.

– Putain ! Mais il est pas croyable ce type !

Les murmures reprennent, faisant l'effet d'une mélodie bizarre à ses oreilles, qui se mettent à bourdonner de plus en plus fort. Celui qui mène les opérations revient vers lui avec un regard vif et des yeux brillants qui ne manquent pas de l'inquiéter.

– Et si on poussait ensemble jusqu'à Breitenbach ? Ça te branche une petite virée nocturne ?

Kinty se redresse instinctivement, tout ouïe. Breitenbach, Marthe. Sa grand-mère.

– Eh bien, quand même. On dirait qu'on a trouvé ton point faible.

Il réfléchit désormais rapidement, comme giflé par ce dernier rebondissement. Il leur fait signe qu'il est d'accord, sans même prononcer de paroles. Les lumières se rallument aussitôt. Il reçoit alors une rasade de vodka en signe d'encouragement.

Les trois hommes se mettent à rire, plus par convenance et pour évacuer toute la tension nerveuse accumulée depuis deux longues heures. Mais ils arrêtent vite dès que leur leader lève la main pour signifier la fin de la plaisanterie.

– Bon, tu nous as fait perdre assez de temps comme ça. Cet argent est à nous. On en est donc à 5 000 euros. Et un peu d'intérêt évidemment pour le déplacement, les tracas et la vodka. Alors, ces connards de banquiers prennent combien déjà ? 20 % sur leurs crédits de merde. Ça me paraît bien. Je te donne une semaine.

Il marque une pause, semblant content de lui-même.

– On est le samedi 7. T'as jusqu'au samedi 14. Tu vas réunir 6 000 euros dans un sac que tu vas déposer ici même, dans ces bois. On t'indiquera où précisément. Et si jamais, on ne voit rien venir, on devra, avec mes amis ici présents, aller se promener à Breitenbach. On s'est compris Kinty ?

Ce dernier ne répond pas, accablé et au bord de l'épuisement. Un coup de pied bien placé se charge de le sortir de sa torpeur.

– Putain Kinty ! 6 000 euros d'ici samedi prochain dans un sac. O.K. ? Fais-moi signe et répète si t'as compris.

– ... 6... 6 000 samedi prochain.

Kinty a eu un mal de chien pour prononcer ces simples mots. Tout son être lui fait mal et sa tête semble sur le point d'implorer. Après cet ultime effort, il se laisse aller. Mais c'était sans compter sur les trois gaillards. L'un d'entre eux peste, mais finit par ôter sa veste et

l'enfile à Kinty par-dessus la sienne tandis qu'un autre sort comme par magie une couverture de son sac à dos. Ils le déplacent jusque dans une sorte de petite cuvette et y balayent le sol à l'aide de leurs pieds pour en retirer la mince pellicule blanche qui s'est déposée quelques heures plus tôt. Ils y installent leur otage sur le point de retrouver sa liberté. Ils déposent la couverture sur lui, non sans avoir pris soin de nettoyer à nouveau sa main à l'aide de la vodka et de lui avoir fait un bandage de fortune avec un bout de tee-shirt déchiré. Et juste avant de partir, ils l'obligent à ingurgiter une grande quantité d'alcool avant de lâcher la dernière phrase de la soirée.

– Allez Kinty, fais pas le con.

Ils laissent le fond de bouteille près de lui et se retournent une dernière fois avant de partir. Ils ne savent pas trop ce qu'ils abandonnent, un être vivant ou un cadavre. Ils se disent qu'au pire il crèvera et qu'ils viendront faire disparaître le corps dès le lendemain. Et au mieux, cela sera Noël avant l'heure pour eux.

9.

Aux premières lumières de l'aurore Kinty émerge. Il s'est réveillé à plusieurs reprises dans la nuit, saisi par le froid qui a au moins eu le mérite d'endormir ses blessures. Il se souvient vaguement de sa nuit cauchemardesque et cherche la bouteille pour se réchauffer et se donner du courage. Il avale d'une traite les dernières gorgées du précieux liquide et reste un long moment hébété, fixant la bouteille vide. Son œil gauche est toujours défaillant, refusant ostensiblement de s'ouvrir et en le tâtonnant il pressent le pire. Il tente de donner de la voix pour se réchauffer tout en tapotant des pieds, assis par terre, sa couverture sur les épaules. Au deuxième essai, il parvint difficilement à se hisser sur ses jambes. Il lui faut un médecin d'urgence. Et il en connaît un qui ne posera aucune question embarrassante. À ses heures perdues, elle fait aussi office d'infirmière, de chef d'entreprise, de comptable, de vétérinaire, d'ouvrière, de cuisinière, de mère. Marthe. Sa grand-mère. Celle qui remplit ou plutôt a rempli tous ces rôles à un moment de sa vie. Celle-là même qui a été menacée la veille et pour qui son cœur s'est arrêté de battre pendant quelques secondes. Il y voit une certaine logique, comme la réponse à tous ses problèmes. Il connaît désormais sa destination, Breitenbach, à plus de 4 kilomètres à vol d'oiseau et à moins d'une heure de marche pour un randonneur expérimenté comme lui. En temps normal.

Fort heureusement, c'est une belle journée qui s'annonce. Les nuages de la veille ont laissé place à un ciel dégagé et glacial. Même sans vent, partiellement protégé par les arbres qui bloquent une partie de la chaleur du sol pressée de disparaître, Kinty sent le froid. Ou plutôt ne sent plus rien justement. Il se trouve à proximité du site Natura 2000 dans le massif du Champ du feu, classé dans sa quasi-totalité en réserve biologique. Il traverse les formations herbeuses et la tourbière qui arborent une fine parure blanche. La vue du rocher de la Princesse Emma, un immense bloc de roche perdu au milieu de la forêt, lui redonne du baume au cœur. Il sait pourtant qu'il marque seulement le début de son périple, mais ne peut s'empêcher de rêver en dépit du froid. Les sapins resplendissent sous le givre et la neige. Il marche ainsi jusqu'à apercevoir la Tour relais du Champ du feu. Il espère éviter les touristes venus profiter de la petite station de ski vosgienne. Rapidement, le sentier devient plus étroit et la pente plus forte. Kinty compte sur certains moments de répit, où la vue se dégage, pour apercevoir en contrebas les villages de Breitenbach et de Villé. Son ventre crie famine depuis de longues minutes. Il ressent une baisse d'énergie certaine et a hâte d'arriver au terme de son périple. Malgré l'effort, il n'a pas réussi à réchauffer les extrémités de son corps qu'il ne sent toujours pas. Aussi, la vue, même lointaine de sa destination, le remplit d'aise. Il reprend ses efforts même s'il a l'impression de ne pas avancer. Il prend garde de s'hydrater de temps en temps en mangeant de la neige, juste de quoi lui couper la sensation de soif. Quand enfin, il finit par apercevoir la Gietzig avec sa crête menant à l'Ungersberg, il sait qu'il n'est plus loin de la ferme de ses grands-parents où il a passé une grande partie de son enfance. Il finit par rejoindre et traverser la route du Mont-Saint-Odile qu'il a déjà été amené à couper à plusieurs reprises au cours de la matinée. La matinée est bien avancée quand il arpente la rue de la Grotte, au début du village. Il a bien veillé à éviter les regards indiscrets, surtout qu'il est connu dans la bourgade, qui compte à peine plus de 600 âmes, avant de s'avancer à découvert. Il peut enfin souffler et s'en remettre à la bienveillance de sa grand-mère.

Ce personnage plantureux l'a toujours rassuré, gage de bonne santé plutôt que de surpoids. Elle lui a si souvent répété quand il était petit qu'il n'avait que « la peau sur les os » qu'il s'était toujours imaginé qu'elle devait être en très bonne santé, en comparaison avec lui. Son absence de coquetterie, jugée par certains comme de la négligence, lui sied à merveille. Kinty n'y voyait là que l'apologie du naturel. Seuls ses cheveux hirsutes, toujours cachés sous un filet ou une coiffe, échappent à cette règle, comme si elle en avait honte et tentait de les

soustraire à la vue des gens. Son visage ovale et ses yeux bleus pétillants n'arrivent pas à éclipser le nez proéminent qui s'y détache. Ses lèvres, avec la vieillesse, semblent plus serrées que jamais. Les rides ont pris possession de son front, de ses pommettes et de sa bouche, accentuant une impression générale de rigidité. D'ailleurs, toute sa vie, elle a su se montrer si dure que rares ont été les personnes à venir s'y frotter. Mais Kinty a su briser cette carapace et, avec lui, elle montre une autre facette de sa personnalité, plus chaleureuse, plus affectueuse, plus humaine. À sa manière. Kinty n'a jamais observé de débordements d'émotions chez elle, même à l'enterrement de son mari. Toutefois, avec le temps, il a appris à lire en elle et à interpréter le moindre de ses frémissements. Surtout, elle a toujours tâché d'être juste avec lui, ce qui est la plus vertueuse des qualités selon Kinty, lui qui avait toujours connu le contraire depuis sa naissance. Aussi, quand il se présente à elle ce matin-là, il a peur de l'affoler et en ce sens, il ne se trompe pas.

Passé l'effet de surprise, elle reprend vite le dessus et se mue en infirmière comme elle a su si souvent le faire. Entre les accidents à la ferme et la deuxième Guerre mondiale qui lui a pris une partie de sa jeunesse, la basculant définitivement dans le monde des adultes à seulement 15 ans, elle en a vu d'autres. Mais c'est son « petit Kinty », alors elle ne peut faire autrement que de s'inquiéter. Surtout qu'il se montre évasif quant aux raisons de ses multiples blessures. Elle n'insiste pas, de peur de le voir se refermer entièrement, jugeant qu'elle trouvera bien une brèche quand il ira mieux, comme toujours. Alors elle lui administre un remède de cheval qui fait aussitôt partir Kinty dans un autre monde. Sa dernière pensée s'attarde sur ce fameux « remède de cheval ». Il se demande si sa grand-mère parlait au sens propre ou au sens figuré en se remémorant tous les chevaux qui ont défilé dans l'écurie attenante au corps de ferme. À présent, il se sent bien. Dans son lit, chez lui en définitive. Là, en sécurité, il sent que plus rien ne peut lui arriver.

10.

Strasbourg, 7 septembre 1984

Ce vendredi n'est assurément pas un vendredi comme les autres pour Kinty. Il sonne, comme pour des milliers d'autres enfants comme lui, la fin de l'immense récréation débutée deux mois plus tôt. À une différence près et de taille. C'est la première fois que Kinty met les pieds à l'école. Sa mère a tenu bon jusqu'au bout pour garder « son bébé » avec elle, mais, à bientôt six ans, elle doit s'en séparer. Elle n'aura aucun mal à faire son deuil, le cordon ayant été coupé fort longtemps auparavant, si tant est qu'il eût un jour existé. La situation est si absurde, si contradictoire qu'elle paraîtrait incompréhensible. Comment peut-on être si proche physiquement de son enfant en permanence tout en étant totalement détaché émotionnellement ? De fait, elle a parfaitement rempli sa mission et ne peut que s'en féliciter : Kinty a non seulement l'apparence d'un enfant fluet de cinq ans et demi, mais le comportement d'un enfant de trois ans. Il ne fait toujours pas de phases complètes. Il est incapable de dénommer correctement les couleurs ou même de compter jusqu'à 5. Chantal a même réussi le tour de force de lui faire perdre sa curiosité instinctive, primaire. De fait, Kinty n'a jamais prononcé le mot qui irrite tous les parents : « Pourquoi... ? » Plusieurs signes auraient pu alerter Chantal depuis longtemps, mais elle a choisi, sciemment la plupart du temps et parfois inconsciemment, de les ignorer. Quand Kinty répétait inlassablement les questions qu'elle lui posait sans jamais y répondre. Quand il restait passif devant la moindre consigne. Quand il s'isolait au moindre contact extérieur. Quand personne ne le comprenait à part elle. Un chiot lui aurait certainement mieux convenu, mais c'était bien d'un petit garçon dont elle avait accouché.

Contre son gré. Et de cette confusion était née une relation malsaine où Chantal oscillait toujours entre deux comportements : celui d'une mère et celui d'un enfant. Elle racontait tout à Kinty comme s'il s'agissait de son confident, lui faisait tout et rien à la fois. Elle était par exemple capable de l'habiller de la tête aux pieds à l'âge de cinq ans lorsqu'ils devaient sortir, sans lui laisser la moindre autonomie, tout en le privant de petit déjeuner dans la foulée. Parce qu'elle n'en avait pas l'envie ou la force. Kinty avait su malgré tout trouver des bribes de réconfort auprès de sa mère et avait décidé très tôt de se conformer à ce qu'elle attendait de lui. Tout plutôt que son père. Aussi, il ne parlait pas ou presque pas. Ne faisait pas de bruit. Il ne comptait plus les fois où il avait entendu les ordres suivants : « Non, Kinty. Moins fort Kinty. Kinty, arrête ! » irrémédiablement suivis de LA menace qui se déclinait elle aussi en plusieurs versions : « Tu sais ce qui va arriver sinon ! Tu veux vraiment que ton père se fâche ? ! » Alors il s'était adapté. Il vivait du peu qu'on voulait bien lui donner. De la nourriture de temps en temps, jamais à un rythme régulier. Quelques petites voitures et un doudou. Un seul et unique doudou. Le meilleur compagnon de Kinty, à jamais. Et la mort de son père alors qu'il allait sur ses quatre ans n'avait rien changé au processus. Kinty n'était pas plus bête qu'un autre. C'était juste un handicapé social. Son seul malheur en définitive avait été de naître dans la mauvaise famille.

Aussi, quand il est propulsé au milieu de l'école primaire, à quelques dizaines de mètres de la tour où il réside, il a aussitôt un mauvais présage. Comme si on avait introduit la mauvaise espèce animale dans un enclos du zoo qui contenait pourtant un genre si semblable au sien. Il connaît les lieux pour y passer régulièrement lorsqu'il rentre chez lui. Sa mère n'a jamais voulu déménager. Même pas à la mort de son mari. Elle répète à tout va qu'elle préfère son HLM plutôt que la ferme de ses parents. Et elle a tenu parole. C'était quelques centaines de mètres à côté qu'il aurait dû effectuer le plongeon dans le grand bain, à l'école maternelle où il aurait beaucoup plus d'affinités avec des êtres aux mêmes préoccupations que la sienne : ne

pas faire pipi dans sa culotte. Kinty ne comprend pas pourquoi il doit subitement se passer de couche. Sa mère a été si catégorique sur ce point qu'il a essayé de toutes ses forces. Mais, à trop y penser, il finit toujours par mouiller son slip, voire parfois son pantalon, quand l'envie est trop urgente. C'est précisément ce qui lui arrive ce premier matin où il découvre les joies des bancs de l'Éducation nationale. La rouste qu'il reçoit de sa mère n'a pourtant aucune commune mesure avec les railleries de ses camarades.

Il devint rapidement la tête de Turc de l'école. Son professeur, un être bourru fâché avec la pédagogie et la psychologie eut la bonne idée de le prendre en grippe. À sa décharge, il ne comprenait pas pourquoi un enfant qui était censé découvrir les joies de la méthode globale qu'il enseignait avec conviction depuis le début des années 1980 avait un niveau de petite section. Et encore, pas des meilleurs. Kinty s'escrima alors à reproduire le modèle qui lui seyait si bien. Il acquiesçait à toutes les invectives, répondait à une question du maître en la répétant en boucle, ne prenait jamais la parole, même quand on l'y invitait. Mais alors que ce schéma lui valait une reconnaissance et gratitude éternelle de sa génitrice, elle suscitait l'exacte réaction contraire chez son maître. Il convoqua à plusieurs reprises sa mère, pensant qu'il avait un problème. Le directeur en fit également de même sans plus de succès. En peu de temps, Kinty parvint à se faire deux nouveaux amis : un psychologue scolaire et une assistante sociale. Mais aucun des deux ne parvint à résoudre cette énigme. Toutefois, Chantal ne vit pas d'un bon œil cette pression qui s'accroissait sur elle. Un jour où Kinty rentra seul de l'école, comme à son habitude, il trouva sa mère endormie dans la baignoire avec une eau étrangement rouge. Il ne s'en émut guère et alla retrouver ses petites voitures. Puis, ne constatant toujours aucune réaction, il eut la subite envie de mettre de la musique. C'était un des seuls luxes de son père, « son joyau » comme il avait coutume de l'appeler. Une chaîne hi-fi de marque Schneider avec un meuble de rangement équipé d'une platine disque/vinyle, d'une radio, d'un lecteur de cassettes et de deux puissants haut-parleurs. Il avait vite appris à ne pas la toucher ni même à la regarder. Et il avait tenu bon jusqu'à ce jour. Son père n'était plus là depuis longtemps et sa mère semblait encore dormir. La tentation avait déjà été forte les jours précédents, mais il avait su la contenir. À présent, elle se faisait plus entêtante que jamais et il n'eut d'autre choix que de lui obéir. Il toucha alors à tous les boutons sans succès. Il s'apprêtait à renoncer quand enfin un son retentissant lui parvint aux oreilles. Et quel son ! Par mégarde, il avait placé le bouton du volume proche du maximum. Et il n'avait pas trouvé de meilleure idée pour réparer sa bêtise que de fuir le champ de combat les mains sur les oreilles.

C'est Chantal qui avait fini par émerger pour mettre fin au vacarme étourdissant, toute nue, toute mouillée encore, laissant derrière elle des traînées rougeâtres. Elle avait alors lentement pris conscience que son vœu le plus cher ne s'était pas réalisé. Elle avait encore mis un long moment avant de réaliser l'incongruité de la scène. Dans un élan louable de culpabilité, elle s'était alors efforcée de se retirer du bain et de stopper le sang qui s'écoulait abondamment de ses veines. Puis elle avait rejoint le salon pour mettre fin au supplice en se contentant d'obéir au son provenant de la chaîne : « Débranche, débranche, débranche tout » hurlait France Gall ! Elle s'était alors effondrée au milieu du sang au moment même où le voisin furieux entrait dans l'appartement après avoir tambouriné un long moment sans réponse. Excédé, il avait tenté d'ouvrir la porte qui n'avait offert aucune résistance. D'un rouge vif cramoisi par la colère, il était passé en un éclair à un blanc pâle à la vue de sa voisine, nue, étendue au sol à ses pieds, les avant-bras grossièrement recouverts par des pansements. Les ambulanciers n'avaient pas traîné et l'avaient emmenée en urgence au CHU. Par une des rares désobéissances de son fils, elle avait eu la vie sauve. Mais ne savait pas si elle devait s'en réjouir ou s'en attrister.

Kinty avait été envoyé chez ses grands-parents le temps que sa mère se remette. Il ne les connaissait guère ou si peu, sa mère ayant rompu les amarres avec eux depuis des lustres. Son

grand-père, Alphonse, s'était opposé avec verve à sa venue. Naguère, il avait posé un ultimatum à sa fille et elle avait préféré fuir le domicile parental plutôt que de suivre les règles. Depuis, peu lui importait son devenir ainsi que celui de sa progéniture. Au fond, il ne se sentait pas plus grand-père qu'il ne s'était jamais senti père. La menace d'un placement en foyer social avait fini par attendrir Marthe qui ne voulait pas faire souffrir plus que de raison un petit qui avait déjà perdu son père. Elle culpabilisait aussi, sans oser se l'avouer, du raté que constituait sa propre fille. Alors, à 60 ans, elle vit là une façon de se racheter et peut-être de renouer à nouveau avec son enfant. Elle mit donc tout son poids dans la balance pour faire céder son rustre de mari, qui finit, comme toujours, par plier. Kinty venait d'être soustrait à son cadre de vie pour en découvrir un autre, sensiblement différent, à la campagne. Il ignorait juste que le changement qui se voulait provisoire – ils avaient tous lourdement insisté sur ce mot – allait être définitif. Ce jour-là, le jour où il avait bravé l'interdit de la chaîne hi-fi, il n'avait fait que retarder l'inéluctable. La machine était en route. Il l'ignorait encore, mais il n'allait plus jamais quitter Breitenbach.

Breitenbach, 8 décembre 2002

Kinty se réveille brusquement. Les cauchemars sont revenus. Le contraste entre la promesse d'un sommeil paisible et son réveil brutal contribue à faire croître son angoisse. D'autant qu'il ne se souvient plus de son rêve. Il a, en revanche, bien conscience du pétrin dans lequel il s'est fourré. Il a mal, très mal. Au visage, aux côtes, à la main, aux pieds, aux doigts. Ces derniers le tiraillent et il comprend alors qu'il a dû subir un début d'engelure. Son ventre aussi le tord de douleur. Il en cherche la cause, autre que ses os fêlés, comme si elle lui était familière. Soudain, comme frappé d'un éclair de génie, il comprend qu'il a simplement faim. Un coup d'œil à l'horloge sur le pan du mur de son ancienne chambre lui indique qu'il est près de 20 h. La pièce, située à l'étage, n'a guère changé depuis son enfance. Il se demande comment il est parvenu à se hisser jusqu'ici. Lors de son adolescence, il avait gagné en indépendance en négociant des WC et un petit point d'eau, à défaut d'une douche. De fait, il était obligé de descendre pour faire sa toilette complète. C'était un très bon compromis et une avancée extraordinaire par rapport à ses débuts. Il se souvient encore des antiques toilettes sèches situées à l'extérieur de la maison en 1984. Puis il essaie de reprendre contact avec la réalité, de se situer dans le temps, de se reconstituer dans sa tête le fil des événements. Il pense y parvenir et en déduit alors qu'il n'a pas mangé depuis 24 heures. Il tente de sortir du lit, mais gémit de douleur et se voit, frustré, contraint de renoncer à son projet. Fort heureusement, il entend sa grand-mère monter, sans doute alertée par le bruit, et voit sa tête apparaître à la porte.

- Eh bien, tu émerges enfin ? J'ai cru que tu n'allais jamais te réveiller.
- Mmmh...
- Ne bouge pas. Dis-moi ce que tu veux et je vais te le chercher. Je ne suis plus à ça près, je n'arrête pas de faire des aller-retours depuis ce matin !
- C'est pas de refus. J'ai l'impression d'être passé sous un rouleau compresseur. J'ai comme un petit creux.
- Je me doutais bien. Je reviens tout de suite.
- Mamie ? J'ai comme l'impression que tu vas quand même devoir m'aider à me lever.
- Ah non, tu ne vas nulle part !
- Si, mais juste aux WC.
- Bon, ça j'autorise.

La soupe de lait aux pâtes fraîches, une spécialité de sa grand-mère, lui titille les papilles et il se réjouit d'avoir choisi cette retraite pour soigner ses plaies. D'autant plus que sa grand-mère ne l'embête pas pour lui soutirer des informations. Elle le questionne quand même, à sa manière, directe. Mais elle ne s'offusque pas de voir Kinty éluder. Elle comprend que, une fois de plus, son petit-fils a des problèmes d'argent et qu'il refusera à nouveau son aide. Alors elle préfère ne pas s'époumoner dans le vide. Il viendra de toute façon vers elle quand il sentira le moment ou quand il sera acculé.

Alors que sa grand-mère le regarde engloutir en silence la soupe qu'elle lui a mijotée, le téléphone vient rompre le calme. Marthe ne réagit pas, ayant visiblement décidé de laisser l'appareil hurler jusqu'à épuisement ce qui n'est pas pour lui déplaire. Il se sent rassuré par la simple présence de sa grand-mère et il apprécie en cet instant d'être son unique centre d'intérêt.

- Littanschisser !

Kinty sourit. Marthe n'a pas tort. *Quel emmerdeur !* N'ayant pas de répondeur, son aînée a

finalement cédé à l'entêtante et très énervante sonnerie. Elle revient très vite.

– C'est ta Stéphanie. Elle se fait un sang d'encre. Elle vient de rentrer et il paraît que l'appartement est en désordre. « Il y a du sang, il y a du sang », répétait-elle. Je l'ai un peu calmée en lui disant que tu étais ici, mais elle exige de te parler.

– Manquait plus que ça ! lâche-t-il grimaçant.

Il hésite un instant sur la démarche à suivre. Stéphanie n'a posé aucune question gênante durant trois semaines. Mais, à présent, il va devoir lever une partie du mystère sur ses rentrées d'argent. Il choisit de faire face en demandant de l'aide à sa grand-mère pour se lever une deuxième fois et rejoindre la maison. Il se montre des plus laconiques au combiné.

– Kinty, c'est toi, c'est bien toi ?

– Oui.

– Putain mais qu'est-ce qui s'est passé ici bordel ?! Je me suis inquiétée moi. C'est quoi ce sang ?

– Du calme. C'est le mien.

– Quoi ? Mais comment ça ?

– Une longue histoire et une mauvaise conclusion.

– J'écoute.

– Il se pourrait que l'argent qu'on a dépensé ne soit pas à nous.

– Putain j'en étais sûre. C'était trop beau toute cette thune. T'as fait quoi comme connerie Kint' cette fois ?

– Ouais, je gère.

– Putain, je vois ça oui ! C'est tout ?

– C'est bon je te dis. Je gère.

– Et ce sang ?

– Des menaces, quelques coups et tout le tralala quoi.

– Quoi ? Mais ça va bien toi ?

– Oui, quelques bobos, mais rien de grave.

– O.K. Mais ils sont partis ? Tu leur as rendu leur fric ? C'est bon ?

– Presque.

– Comment ça presque ?

– Presque parce qu'on en a dépensé bordel. Voilà pourquoi presque.

– Mais ils vont revenir alors ? J'suis pas en sécurité ici.

– T'inquiète pas. J'ai un délai. Et j'ai des garanties qu'ils ne s'en prendront pas à toi.

– Quoi ? Mais comment ça ? Quelles garanties ? Je reste pas une seconde de plus ici Kint'. Pas après ce que tu me dis.

– T'affole pas. Retourne chez ta copine si ça te rassure, mais il ne se passera rien.

– Bien sûr, tout va bien dans le meilleur des mondes. Alors pourquoi tu te terres chez ta grand-mère si c'est tellement tranquille ? Hein, tu peux me dire ? Et pourquoi tu ne m'as pas prévenue ? Putain Kinty c'est quoi ce merdier ? Ça sent pas bon, ça sent pas bon...

– J'avais... j'avais besoin de calme. Et je pensais que tu rentrais que demain.

– Putain, putain.

– J'ai compris. Écoute, va chez ta copine et on se tient au courant. Ça marche comme ça ?

– Comme si j'avais le choix ! Combien ?

– Quoi combien ?

– Combien de temps bordel ! Combien de temps vais-je devoir partir ?

– Je sais pas. Quelques jours. On se tient au courant de toute façon.

– Quoi ? Mais j'ai besoin de savoir moi. C'est pas toi...

- C'est bon ! Tu vas pas me faire une scène. Tu vas chez ta copine et tu me rappelles demain en journée. Je ne bouge pas d'ici. Allez, à demain.
- Kinty.
- Oui ? Quoi encore ?
- Tu m'aimes ?
- Hein ? Écoute, je suis fatigué là. J'aimerais bien que...
- Tu m'aimes ?
- À demain Stéphanie.

Il raccroche, épuisé par l'effort de cette conversation. Debout, contre le mur, il repose l'antique combiné sur sa base en le maudissant. De ne pas être un portable. De ne pas avoir pu l'emmener jusqu'à son lit. D'être là, tout simplement. Il est aussi fatigué par l'échange, par les mensonges. Il est aussi troublé par sa dernière question comme si elle savait. La menace sur sa compagne lui est revenue tout de suite. Et encore plus vite, son absence de sentiments profonds à son égard. Il croyait pourtant l'aimer.

- Combien ?

C'est sa grand-mère, qui se tenait dans son dos jusqu'alors, qui se décide à lui faire face. À son regard, il se dit qu'elle a probablement tout entendu. Il tente quand même le bluff.

- Quoi combien ?
- Kint'. Mon petit Kint'. Tu es si mignon quand tu joues le naïf. Combien ?
- Rien mamie. Je t'assure que ce n'est pas grand-chose. J'ai juste prêté l'argent à une connaissance, mais il a du retard. Mais ça va s'arranger. C'est juste une question de jours.
- Justement. Je t'avance et tu me rembourses après.
- Non mamie, je t'ai dit. C'est gentil, mais je veux... je veux et je vais me débrouiller seul.
- Seul ? Alors qu'est-ce que tu fais ici ?

Le jeune gaillard ne répond rien, déstabilisé. Elle n'a pas tort. Il joue l'homme dur, mais se comporte en enfant apeuré à la moindre occasion. Il n'empêche. Cette remarque le vexa dans son orgueil et il est bien décidé à démontrer à sa grand-mère qu'elle se trompe. Il se sent bien avec elle, depuis toujours. Et il retrouve toujours avec plaisir la chaleur de la petite maison au long couloir qui mène directement à la cuisine, la pièce centrale de la maison où passe la plupart de son temps Marthe depuis sa retraite. Le four à bois, qui sert aussi de chauffage, la tapisserie passée, le sol en lino dans un piteux état, le calendrier de 1984, sa date d'arrivée, avec son lot de photos épinglées... Tout lui plaît. Ici, il a l'impression de faire un bond dans le temps et que rien ne changera jamais. D'ailleurs, il vient toujours avec plaisir ici, même s'il vit désormais chez Stéphanie. Aussi, il passe quelques nuits de temps en temps dans son ancienne chambre, quittée peu de temps auparavant. Il ne saurait dire d'ailleurs si c'est pour son seul plaisir ou celui de sa grand-mère. Un peu des deux sûrement. Il la congédie rapidement en prenant toutefois garde de la remercier pour tout ce qu'elle fait pour lui, depuis si longtemps. Une bonne nuit de sommeil. Voilà ce dont il a besoin. Il a eu beau dormir une grande partie de la journée, il se sent toujours fatigué. Et il a toujours mal. Très mal. Rien que pour voir ses douleurs disparaître. Même s'il a conscience que ce ne sera que pour quelques heures. Il espère aussi avoir les idées plus claires à son réveil.

12.

Le jeudi soir arrive plus vite qu'il ne l'avait escompté initialement. Il s'est concentré sur un plan, le peaufinant au maximum en passant toutes les éventualités en revue jusqu'à se persuader d'en avoir fait le tour. Il a réussi à maintenir à distance Stéphanie, ce dont il se félicite. Sans savoir précisément pourquoi, il sait juste qu'il n'a pas envie de la voir. Pas encore. Tout juste a-t-il pu savoir par son intermédiaire que Vincent avait été admis à l'hôpital le jour même de son agression avec des blessures assez sérieuses. Ces hommes ne plaisantent pas et il doit prendre leurs menaces au sérieux. Il a bien profité de son statut d'homme blessé avec sa grand-mère, en abusant même parfois. Marthe paraît si contente de jouer le rôle d'infirmière en plus de celui de mère que les choses se sont faites naturellement. Il n'a donc pas essayé de jouer à l'homme en se lançant dans des efforts démesurés. Et son rétablissement en est d'autant plus spectaculaire. À présent, il a récupéré l'usage de son œil gauche et même de tous ses membres. Il a le profil d'un boxeur après une cuisante défaite, avec son énorme cocard, dont il est presque fier. Il gardera aussi une vilaine cicatrice à la main droite qu'il peut à peine bouger. Ce qui l'embête le plus demeure ses côtes. Quand il respire fort ou qu'il appuie inopinément dessus, la douleur s'amplifie. Toutes ses nuits s'en voient fortement perturbées. Il en vient même à douter sérieusement de l'utilité du bandage élastique serré qu'est allée se procurer Marthe à la pharmacie. Néanmoins, il ne lui viendrait jamais à l'idée de remettre en doute son verdict ou ses méthodes. Alors il serre les dents au moment de s'extraire de son lit pour son expédition nocturne. Il regarde à nouveau son réveil pour se donner du courage. 1 h 27. L'heure idéale. Il met un temps fou à s'habiller et quand enfin il y parvient, il juge déraisonnable de s'aventurer en pleine nuit avec ses douleurs par ce temps épouvantable qui plus est. Le froid a cédé la place à la pluie, à la faveur d'un brutal et spectaculaire redoux venu de l'ouest. Aussi Kinty décide-t-il de repousser d'un jour son expédition. Il prend des calmants, en tentant de se convaincre du bien-fondé de sa décision. Il vient sans doute de griller une cartouche. Il n'aura plus qu'une seule fenêtre de tir par la suite.

Il la saisit dès le lendemain à une heure de la nuit à peu près similaire à celle de la veille. Il reprend les mêmes vêtements. Tout de noir vêtu, il s'observe dans le miroir avant d'enfiler sa cagoule. Il sent le découragement poindre en lui. Il a aussi mal que la veille sinon plus. *Ça n'a servi à rien !* Il se maudit d'avoir remis à plus tard ce qu'il aurait très bien pu effectuer la veille. Il s'assied en grimaçant, tant de frustration que de douleur. Il ferme les paupières et essaye de contrôler sa respiration. *Des pensées positives, vite !* Il pense alors à la pluie qui a enfin cessé de marteler ses volets, un peu plus tôt dans la soirée. C'était clairement un signe. Il ouvre lentement les yeux et se regarde à nouveau dans le miroir. Il se donne des petites gifles d'encouragement et hoche la tête docilement comme s'il obéissait à quelqu'un d'autre. Il récupère le trousseau de clés dans sa commode et commence à descendre les escaliers le plus discrètement possible même si cette acrobatie lui arrache des mimiques de douleur. Un dernier effort pour ne pas faire grincer la lourde porte d'entrée et le voilà à l'extérieur.

Il remonte péniblement la rue de la Grotte, dont il prend pleinement conscience du dénivelé maintenant qu'il est diminué physiquement. Il se dit qu'il n'était jamais resté aussi longtemps sans bouger. Presque une semaine. Une éternité pour lui. Il remonte toute la rue pour prendre celle du Mont-Saint-Odile à quelques centaines de mètres de chez sa grand-mère. Il passe rapidement l'embranchement de la route principale et continue sur sa voie. Pas un bruit. Même pas un chat à l'horizon ! Il se sent plus fort et dépasse une coquette maison sur sa gauche pour parvenir juste un peu plus haut à sa destination. Il se retourne instinctivement pour scruter les environs même s'il sait qu'il est seul au monde. Il s'engouffre alors dans la longue allée dominée de chaque côté par des sapins majestueux. Il tapote contre sa poche à la recherche du bruit métallique rassurant de la clé. Combien de fois avait-il aidé

Raymonde, la voisine de sa grand-mère ? Il avait arrêté de compter depuis longtemps. Depuis quand remontait cette proximité ? La mort de son grand-père. Les deux vieilles dames s'étaient encore plus rapprochées à tel point qu'à certains moments on pouvait se demander de qui Kinty était le petit-fils. Il avait rendu un nombre incalculable de services à Raymonde. Du bois à rentrer, des petites courses, du bricolage, des lettres à poster... Il l'avait fait naturellement, tombant en affection pour cette dame qui l'avait toujours apprécié jusqu'au point de lui confier un double de ses clés de maison. « Au cas où » avait-elle dit le jour où elle le lui avait remis. Il culpabilise à l'idée de duper Raymonde, mais il n'a pas le choix. Le « au cas où » est justement arrivé. Alors il allume sa petite lampe torche, et c'est sans l'ombre d'un doute qu'il pénètre dans la grande maison par la porte d'entrée. Il se dirige prestement vers le salon. Il balaie le vaisselier avec sa lampe à la recherche de la coupelle qui va lui permettre d'effacer ses dettes. Il n'a même pas le temps de faire coulisser la porte du milieu pour commettre son forfait qu'il entend un bruit derrière lui. Il se retourne et se prend la lumière du séjour en pleine face. Le plafonnier lui fait l'effet d'un spot braqué sur lui, ses yeux étant habitués depuis de longues minutes à l'obscurité. Une voix s'élève aussitôt.

– Mais, mais qu'est-ce que...

Raymonde ne finit pas sa phrase. Elle prend appui sur le côté droit du cadre de la porte du salon et s'effondre tout en posant sa main gauche sur son cœur. Ses yeux se ferment pendant sa chute et quittent, par la même occasion, ceux de Kinty rivés sur elle. Il reste un petit moment interloqué, ne sachant si ce qu'il vient de voir est bien réel. Les pensées se bousculent dans sa tête, mais aucune n'émerge vraiment. Il est paralysé par la peur. Il se prend la tête dans la main en répétant « Putain, putain » à plusieurs reprises. Il finit par se lever et se diriger vers le corps de Raymonde avachi face à lui. Elle est étendue sur le sol, ses pieds en avant, la tête penchant du côté droit sur le carrelage. Kinty doit l'enjamber pour poser ses doigts sur sa carotide. Rien. Il retient son souffle et observe le corps de la vieille dame croisant les doigts pour voir sa poitrine se soulever. Mais aucun miracle ne survient. Il doit accepter, se faire à l'idée. Raymonde est morte. De peur, d'une crise cardiaque sans doute. Par sa faute. Il reste un long moment sur place, l'observant méticuleusement, voyant des détails auxquels il n'avait jamais fait attention. La vieille femme a le teint pâle et il peine à reconnaître le visage rond aux traits fins qu'il connaissait. Les rétines de ses yeux, d'un bleu éclatant, ne brilleront plus jamais. Il se focalise sur les rides innombrables qui ont fini par creuser ses joues et rendre ses lèvres plus fines. Il secoue la tête comme s'il refusait encore de croire l'évidence.

À présent, il est assis, le dos contre le mur, complètement désappointé. De tous les scénarios envisagés, aucun ne rentrait dans ce cas de figure. Il reste ainsi pendant un très long moment. Soudain, un bruit horrible retentit, comme un gong assourdissant le faisant sortir instantanément de ses pensées. Un autre suit aussitôt. La pendule. Il a cru l'espace d'un court instant partir de la même façon que Raymonde, mais son cœur, plus jeune, plus robuste, est resté solidement accroché. Il s'est emballé, mais déjà Kinty le sent se calmer. L'antique comtoise, qu'il avait tant admirée par le passé, avec sa boiserie parfaite et ses dorures envoûtantes, a au moins eu le mérite de le sortir de sa torpeur. Raymonde est morte. Rien ne justifie un appel aux urgences. Il risque juste la prison et Marthe de gros soucis. Il préfère ne pas y penser. Il se rend compte qu'il ne peut rien voler sans susciter d'enquête de police. Il rage intérieurement d'avoir fait tout cela pour... rien. Non seulement il n'a pas avancé d'un pouce dans la résolution de son problème, mais il a désormais un mort sur la conscience. Il se félicite d'avoir mis ses gants en soie pour ne laisser aucune trace. Il soulève ses pieds l'un après l'autre pour se rendre compte que ses baskets sont à peu près propres. On peut néanmoins suivre son minuscule parcours au sein de la maison à cause du sol mouillé à l'extérieur. Il décide d'essuyer grossièrement ses traces avec une éponge. Un bruit de voiture au loin le ramène à la réalité. Il ne peut plus perdre de temps. Il éteint rapidement la lumière et

se concentre dans le noir pour voir s'il n'a rien oublié. Il hésite à revenir sur ses pas vers le vaisselier pour prendre ce qu'il était venu chercher. Il lutte pour résister à la tentation et finit par se convaincre que, faute de preuve de vol, les gendarmes vont rapidement croire à une mort naturelle. Ce qui est le cas au demeurant. Alors il part, en prenant soin de refermer derrière lui et d'enfiler ses chaussures. Il cherche vaguement à voir s'il a aussi laissé des traces sur le sol, mais il ne distingue rien sur le remblai érodé par le temps. Il observe un petit moment les alentours avant de se lancer pour être certain de ne pas être vu. Il effectue alors le chemin inverse en hâtant le pas et en serrant les dents. La douleur le tenaille et la peur encore plus. Mais il ne croise le chemin de personne. Il repasse par la porte d'entrée restée ouverte et doit à nouveau affronter le calvaire des escaliers, avant de se hâter à la tâche. Il enlève prestement ses habits qu'il plie méticuleusement comme s'il ne les avait jamais portés puis les range dans le placard. Il s'occupe ensuite de ses chaussures qu'il nettoie soigneusement. Le tout lui a pris une heure. Il achève de supprimer toute trace de son escapade en se recouchant. Allongé, la lumière éteinte, il peut désormais réfléchir à la suite. Et faire face à ses actes.

Fin de l'extrait